

Michel Baudier

LES COLLÉGIENS

2016 Michel Baudier
mibaudier@wanadoo.fr

Avertissement

Cinquante ans séparent le vécu de l'écrit, pourtant les chroniques collégiales relatées ici sont authentiques.

Les protagonistes sont bien réels aussi. Leurs patronymes ont été transformés pour préserver l'anonymat. Leurs prénoms ont été distribués au hasard ; Georges, Alex, Gilbert, Marie-Jeanne et tous les autres s'appellent autrement dans leur vie. Deux ou trois sobriquets ont été inventés pour l'occasion.

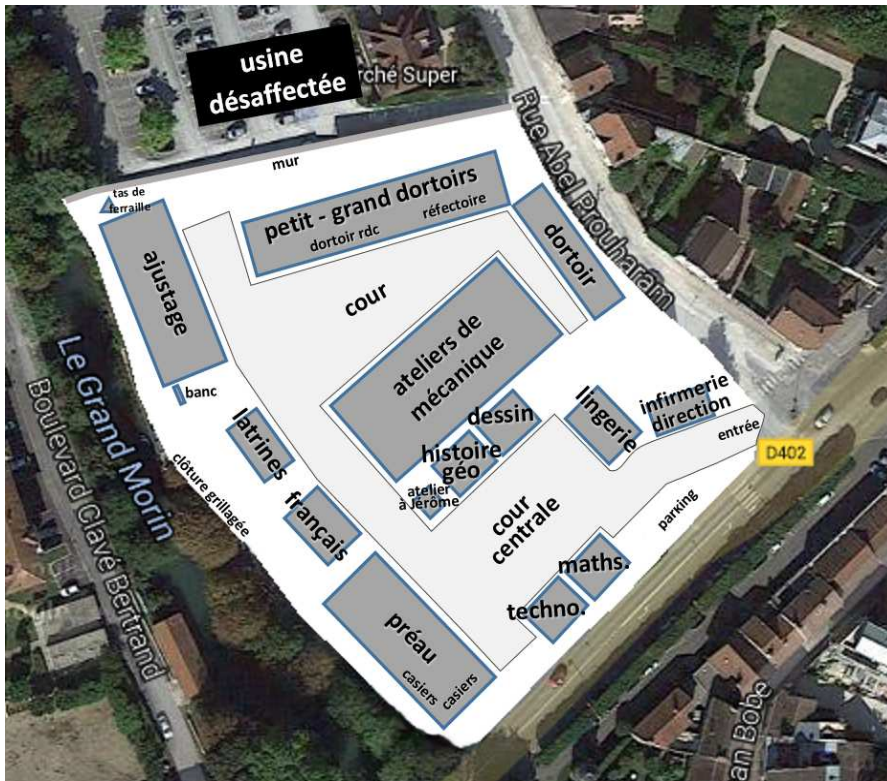
Néanmoins et à l'évidence, la nécessité de remplir les hiatus dus au temps qui passe m'ont contraint à accommoder certains passages. Par exemple, le surveillant Têtard n'avait pas le regard globuleux et n'a jamais hérité de ce surnom. En gardant l'idée de contexture, la reconstitution planimétrique du vieux bahut et sa description sont sujettes à caution. Sans aucun doute.

Des documents d'époque ont traversé les ans et se sont retrouvés miraculeusement entre mes mains. Des convocations officielles, le règlement général, des bulletins trimestriels, notamment, attestent pas mal d'évènements.

Ma dernière pensée est pour les disparus, je salue ici leur mémoire.

PREMIÈRE PARTIE

LE VIEUX BAHUT



1

Bienvenue à Coulommiers

Lundi 19 septembre 1966 à 14 h 00, j'intègre comme interne le collège d'enseignement technique de Coulommiers, la ville du fromage en Seine-et-Marne.

Le collège est un établissement obsolète comprenant six sections de 35 élèves, deux par année d'études. Ainsi, trois promotions cohabitent, les premières, deuxièmes et troisièmes années. Les uns choisissent de réparer les voitures Peugeot ou Renault, les autres les tracteurs McCormick ou Massey Ferguson. En première année, les cours sont communs aux deux spécialisations, une prépa style école d'ingénieurs. Sauf qu'en fin de cycle on obtient un niveau bac-3 assorti d'un Certificat d'Aptitude Professionnelle de mécanicien.

Le vieux collège est vaste, les bâtiments nombreux, construits au hasard des événements. Deux cents mètres de bout en bout. Passée l'impressionnante grille en fer forgé à l'entrée, on laisse sur sa droite comme une dépendance, le bureau du directeur et l'infirmerie. Trente-cinq mètres d'une large allée, deux camionnettes peuvent se croiser, conduisent à la cour principale où les quelque 200 élèves se regroupent. Ici tout est sable, gravillons, pierrailles. Les bâtiments répartis autour forment comme un corps de ferme.

Côté ouest, on commence avec deux classes, deux anciens préfabriqués provisoires montés sur pilotis. Au fond, le préau. Il ressemble à un haut hangar. Dans sa continuité, une espèce de chalet hors d'âge aux épaisses planches noircies par les ans, couvert d'un toit en bardeaux. C'est la troisième classe. En retour, donc face aux antiques préfabriqués, encore deux autres similaires. Enfin, le

pavillon de l'économat, faisant office de lingerie, referme le tout. C'est une solide construction en meulières. On y accède par un escalier double. Une dizaine de marches à monter par la droite, un perron, la porte d'entrée, droit devant autant à descendre. Une grosse pendule trône en façade.

Dans la cour principale, les nouveaux - les bleubites, les bleus, la bleusaille comme nous allons être rebaptisés - se retrouvent tous en ce premier jour de rentrée scolaire. Nous sommes 68 rassemblés, désemparés, à attendre les consignes. Les anciens se sont réunis par connaissance, groupes épars, bruyants. Contents de se revoir, en somme.

Trois surveillants procèdent à l'appel.

*
**

Un homme courtaud, cigarette allumée à la main, arrive par l'allée. Il s'approche à pas nerveux et se joint aux adultes présents. Séance tenante, ces derniers, tels les militaires, s'alignent côte à côte, se répartissant le long des deux préfas, côté est. L'homme se hausse sur un petit banc déposé là pour l'occasion. Chuchotements.

« C'est Robert Moinier, le directeur. »

Il porte un costume uni marron et une cravate foncée, derrière son gilet boutonné. La cinquantaine rondouillarde, le teint rosé, le cheveu ras blanchi et clairsemé, le front dégarni. Une Craven coincée entre son majeur et son annulaire, jaunis par la nicotine, il aspire une bouffée. Cette curieuse manière de fumer, masque sa bouche lorsqu'il porte sa cigarette à ses lèvres.

À l'exemple des profs, les anciens se remettent en rangs, une file par section. Nous les nouveaux, paumés, restons éparpillés sans alignement réel. Quelqu'un vient vers nous. Ses yeux sont bizarres. Il exige deux files sur deux rangs. Un léger remue-ménage et tout est en place. La fine poussière des va-et-vient se redépose.

Le directeur parle. Il souhaite la bienvenue à tous. S'ensuit la présentation de son équipe. Il débute par le corps professoral. En premier lieu, il nomme son chef des travaux, Monsieur Pierre Sergeant, le prof de technologie. C'est un géant d'une trentaine d'années, trente-cinq tout au plus, ventru, les épaules tombantes.

Il passe aux autres. Outre la techno, les matières principales sont la mécanique, l'ajustage, les maths, les sciences, le français, le dessin industriel. Lui, il enseigne le français plus l'instruction civique. On a aussi un prof d'histoire, un de géo et un de sport.

Après les profs, tous en costume cravate, viennent les surveillants, également en costume cravate. D'abord Monsieur Laird, le surveillant général, un beau quinquagénaire mince, vêtu avec élégance, puis ses six auxiliaires. Il poursuit avec l'infirmière, les deux cuisiniers, leurs trois femmes de service, l'économe, le couple de gardiens chargés de la lingerie et du ménage des locaux. Jérôme, l'homme à tout faire, complète la présentation. À son nom, Jérôme, en bleu lui, se redresse et sourit. Il a 60 ans au moins. On sent la fatigue accrochée à lui.

*
**

Quinze heures, le discours d'accueil est terminé. Les anciens s'éloignent par petits groupes. Le jeune surveillant qui nous a fait mettre en rang, s'approche de nous. Sa taille est moyenne, son allure est moyenne. Ce gars a l'air moyen en tout, sauf ses yeux de batraciens exorbités. Il nous explique la suite. Auparavant, on se rendra à l'économat prendre une blouse.

« Obligatoire en classe. », ajoute-t-il.

Un bleu destiné à l'atelier nous sera remis avec notre blouse. Ensuite, direction le préau, on rangera le tout dans un casier individuel. Il sera clos par un cadenas que nous avons par-devers nous

« Dernière page du règlement général. »

Enfin, rassemblement pour nous rendre au dortoir. Vers 19 h 00, nous irons dîner.

Nos nouveaux vêtements rangés dans les casiers, sortes de consignes de gare, nous nous dirigeons vers les dortoirs. Quelques conversations se nouent dans le rang.

Nous poursuivons l'allée gravillonnée. Nous laissons à notre gauche le chalet minable et longeons les latrines. Apparaissent quatre bâtiments. Pareils à la cour principale, ils sont répartis autour d'un espace. Dans le prolongement des lieux d'aisances, douze mètres après, l'atelier dédié à la mécanique générale. Noirâtre, crasseux, il est apparemment le grand frère du chalet. Face à nous, un énorme bâtiment, notre futur dortoir. Il est monté en meulières et mesure dans les 50 mètres, au moins. Son rez-de-chaussée est scindé en deux. Certaines secondes années occupent déjà la partie gauche. Partie droite, le réfectoire et la cuisine. Au fond à droite, un bâtiment à un étage en meulières, plus modeste. C'est le secteur des troisièmes années. Il y a déjà de l'agitation dans ce coin-là. Sur le retour, parallèle à notre dortoir, se trouve une immense bâtisse, murs recouverts d'un bardage en bois et tôles ondulées, abritant les ateliers de mécanique. Les hautes portes coulissantes sur rail sont closes.

Nous sommes à la porte d'entrée, côté pignon de notre dortoir. Elle est en bois fatigué, usé. Le surveillant la déverrouille et nous montons au premier par un escalier en bois brut, étriqué. Silencieux comme dans une église, les élèves arrivent un à un dans un dortoir de quatorze lits, sept sur chaque côté. Nous traversons un couloir, assez large, à droite la piaule du surveillant, à gauche des armoires individuelles. Le couloir débouche sur les lavabos. Face aux dix cuvettes fixées au mur, la plupart ébréchées, une grande fenêtre, des patères plus ou moins bringuebalantes en dessous et sur le côté. Juste après, un local fermé à clé. Au bout des lavabos, cinq marches à descendre donnent sur le grand dortoir, vingt-deux lits à droite, vingt-deux lits gigognes à gauche, au fond une issue.

Les lits sont nominatifs. Ainsi, dans un léger brouhaha, les jeunes gens vont et viennent à la recherche du leur. Je repère mon nom et mon matricule, le 18, sur un des lits simples à droite, à l'autre bout des lavabos. Encore deux autres lits et c'est la porte du fond, la sortie de secours.

Chacun finit par localiser son quartier. Les internes de la couchette haute des lits gigognes ont l'air ravi, ceux du dessous pareillement. Moi, j'aime autant dormir sans personne au-dessus ou en-dessous. Dans une médiocre armoire logée entre les têtes de lits, nous nous activons à ranger nos vêtements personnels. Des amitiés prennent naissance.

Draps, couverture, traversin sont déposés sur chaque matelas. Des dégourdis attaquent leur lit. Le surveillant les arrête aussitôt.

« Attendez, je vous dirai quand le faire. ».

Je vais à la rencontre du surveillant et sollicite les WC. Il réclame le silence et s'adresse à tous.

« Les WC sont en bas, vous êtes passés devant. ».

L'un d'entre nous s'étonne.

- Y'en a pas dans le dortoir ?
- Non, ce sont les seuls. Faudra vous en contenter.

Plusieurs gars filent à toute vitesse. Je leur emboîte le pas. Les toilettes sont sommaires, dix urinoirs en ardoise, six WC à la turque, un robinet auquel est fixé un tuyau d'arrosage. Je me demande si ce bel agencement n'est pas un peu juste. Les rejets gastriques de 200 boulimiques représentent du volume.

Je rejoins mon lit.

Le surveillant arrête un élève. En lui indiquant le premier dortoir :

« Faites venir ceux du petit dortoir. »

On attend. Les internes du bout arrivent.

« Silence, s'il vous plaît messieurs. »

« Je vous montre comment faire votre lit. »

Les gosses forment un cercle, en haut, en bas des lits superposés, debout ou assis sur les autres. Le surveillant se place près d'un lit simple, au centre du dortoir. Il glisse ses mains sous la pile de linge, deux draps, une couverture laine caca d'oie, un polochon de grosses plumes, sa taie. Il dépose le tout sur le lit voisin. Il déplie un drap, l'étale sur le matelas. Il le lisse avec application.

« Enlevez tous les plis. ».

Il étend le drap du dessus, l'ajuste sur le premier.

« Placez le drap du dessus, ... », fait le tour du lit, tire la toile
« largeur identique de chaque côté. »

Il saisit la couverture.

« Cet hiver, vous en aurez une seconde, à prendre à la lingerie. »

Il déplie et fait voler la couverture. Il la positionne puis la tend. Le surveillant refait le tour du lit.

« Bordez jusqu'au coin. ».

Il refait le tour du lit, borde l'autre côté et le pied.

« Rentrez les coins. Les angles doivent être impeccables. ».

Puis, souriant, « Pour les lits en étages, c'est pareil. Sauf qu'il faut lever les bras. ».

Nous rions à sa blague. Il a l'air cool le pion à la tête de grenouille.

« C'est vu ? ».

Les oui fusent.

« Alors allez-y. »

Pendant que chacun s'affaire au mieux, le surveillant va d'un bout à l'autre du dortoir.

Il donne de la voix,

« Les lits sont refaits chaque matin ».

« Le maître d'internat vérifie si votre lit est bien au carré ».

Il insiste.

« C'est impératif, tout le dortoir doit être nickel avant d'aller prendre le petit déjeuner ».

« Dès qu'un élève a remis son coin en ordre, il se poste au pied de son lit ».

Puis, le pion déclare.

« Le samedi matin les lits sont défaits, draps et couverture pliés, posés au pied ».

« Hormis ceux qui restent le weekend. »

« Vendredi, je vous apprendrai à plier un drap seul. »

« Vos lits en ordre, vous enfiler votre blouse. ».

Son tour achevé, il file vers le petit dortoir.

Peu à peu, nous nous plaçons dans le couloir, près de notre lit, notre blouse sur le dos. J'en entends se plaindre de la taille, trop petit, trop grand, trop serré, trop lâche. Identifiées par notre matricule, on ne peut pas se les échanger entre nous.

*
**

Tout le monde est redescendu des dortoirs. Nous allons au réfectoire précédés du surveillant. L'entrée se situe 50 mètres plus loin, à peu près à la verticale de mon lit. Ainsi, dans cette bâtisse démesurée, se trouvent les dortoirs des premières à l'étage, le dortoir des deuxièmes au rez-de-chaussée et, en partie droite, le réfectoire, les cuisines.

Beaucoup d'élèves sont rassemblés devant la cantine. Le surveillant fait entrer tout le monde. Lorsque vient notre tour, la majorité des anciens, arrivés les premiers, ont pris les tables du fond. Ils discutent entre eux. Nous, on attend sagement. Deux troisièmes années occupent chaque table restée libre. Durs parmi les durs, nous l'apprendrons à nos dépens.

Le plan d'une table de bleus suit un protocole car les rangs sont hiérarchisés. Deux nouveaux s'installent en tête de table, suivent deux anciens et quatre autres nouveaux.

L'un des troisièmes déjà assis au second rang me fait signe.

« Mets-toi là, en tête de table ».

C'est le premier rang. Un inconnu se met en face, quatre autres complètent la tablée. Voilà, c'est ma table, pour les neuf prochains

mois. Le troisième à ma gauche nous explique les premiers principes fondamentaux. Le midi, on a deux bouteilles Valstar plus un broc d'eau. Le soir nous avons droit au jus de pomme reconstitué.

En comptant juste, cela fait deux verres par personne. Sauf qu'à 16, 17 ans on est plus assoiffé, surtout l'été, qu'à 14. Les troisièmes nous l'expliquent, sérieux. Donc, ceux placés en tête de table, moi en l'occurrence et l'autre en face, offrent sans discuter leur boisson aux anciens. Rassurant l'un précise,

« Vous en faites pas les nouveaux, l'eau est à volonté. »

Fort heureusement, une rotation s'opère. Chaque lundi, le premier rang passe en troisième position. Les bleus du troisième rang se décalent pour occuper le quatrième rang, qui repasse en tête. Les chefs de table gardent leur place, bien entendu.

Le chariot arrive à notre hauteur. Une femme me tend un plat. Je le saisis et entreprends de me servir. Erreur !

« Hé le bleu ! Tu donnes le plat d'abord. », s'écrie mon voisin sur un ton agressif. Dépité, je le lui tends.

« Ne bouge plus. »

Pendant que je soutiens le plat à deux mains, il charge son assiette genre camionneur dans un Routier. Son acolyte en fait autant. C'est une inauguration, deux longues années qu'ils attendaient le jour de se goinfrer sur le dos de la bleusaille.

Puis le plat s'éloigne vers le troisième rang puis le quatrième. Une fois ceux du bout servis, le plat revient. De l'entrée, il reste deux cuillères de macédoine. Je partage les reliefs, m'inspirant des naufragés à la dérive dans un canot sur l'océan, un bout de carotte pour toi, un petit pois pour moi ...

Ce premier soir, avant le coucher, j'écris une lettre à mon père. J'aimerais rentrer et retrouver mes copains du quartier. J'ai l'impression que je ne vais pas beaucoup m'amuser ici.



Premier cours

Le coucher s'est opéré sans anicroches, aux lavabos près. L'eau chaude est inconnue au collège. Les douches aussi d'ailleurs. Toilette de chat garantie cet hiver.

L'ambiance dans notre grand dortoir est paisible. Les collégiens restent tranquilles, allongés, et amorcent des rapprochements avec leurs voisins, du dessus, du dessous, de gauche, de droite. Je fais la connaissance d'Alex. Il a l'air sympa. Ses parents habitent à 20 km, proche de la Ferté Gaucher. L'internat est un choix économique. Lui, il veut être mécanicien agricole, les gros engins lui plaisent. Moi, j'aurais voulu rester à Paris.

Vingt et une heures quinze, extinction des lumières. Mon père m'a mis une lampe de poche à pile plate dans mon bagage. Elle est bienvenue, c'est déjà le noir presque complet, partout. J'espère ne pas avoir à me relever pour une urgence en pleine nuit. Les discussions perdurent. Cela chuchote tous azimuts. Le pion a laissé filer jusqu'à 22 h 00. Noir total.

*

**

Excepté les lundis 8 h 45, les cours débutent à 8 h 15. Donc, c'est logique, le surveillant allume les néons à 6 h 00. Il nous rassure, grasse matinée à partir de demain, le réveil est fixé à 6 h 15.

« Allez, debout tout le monde ! ».

Les plus vaillants se lèvent aussitôt. Les autres suivent progressivement. Cinq minutes ont passé. Maintenant, ça s'agite de partout. On dirait qu'ils sont contents d'aller en classe. Je suis encore sous les

draps, le nez dans l'oreiller, quand le pion s'amène et secoue mon plumard.

« Debout... », il jette un œil au pied du lit « monsieur Baudier ».

Je sors du lit en bougonnant, enfile mes chaussons, prends ma trousse de toilette et remonte le couloir. Plus personne n'est couché. J'arrive au petit escalier. Dubitatif, je stoppe à la quatrième marche. Je n'aurais pas dû me précipiter. Des gosses en pyjama ont envahi les lavabos. Même en admettant qu'un tiers ne se lave pas, 50 gamins *versus* 10 lavabos, ça coince. Surtout qu'il y a forcément dans le lot, des maniaques de l'hygiène corporelle. Demain, je prendrai mon temps.

Bon plutôt qu'à attendre un lavabo, je descends me soulager. Patatras, c'est pire. Les WC, les urinoirs sont pris d'assaut. Il y a foule, nous les premières, plus les deuxièmes et les troisièmes années. Je prends la file. Dès que j'avance d'un cran, je recule de deux.

« Derrière moi ! », me répètent en cœur les anciens.

J'ai compris, je remonte m'occuper de mon lit en attendant.

Détends-toi, Michel ! C'est le début. Un peu d'organisation s'impose.

À mesure, les pensionnaires, blouses fermées, se placent au pied de leur lit. Nous sommes tous alignés au cordeau, le pion fait sa revue de détail, rectifiant çà et là les couvertures.

« Pour un premier jour, ce n'est pas mal. »

« À l'avenir, veillez à mieux border vos couvertures. ».

Sept heures tout le monde en bas, direction le réfectoire.

Nous nous asseyons à la table d'hier. Je ne connais toujours pas le gars face à moi. On n'ose pas se parler. Au menu du petit déj, chocolat au lait, café au lait, un broc de chaque, pain, beurre en plaquette, une par élève, confiture en vrac, une assiette pour quatre.

Cela s'annonce bien, les troisièmes n'aiment pas le chocolat au lait, c'est bon pour les fillettes. Parfait, le café me donne des haut-le-cœur. Par contre, j'attendrai la semaine suivante la confiture et le beurre. Quant au sourire de la crémère, je patienterai deux ans. Ce n'est pas une blague, vous verrez.

Après l'opération se-passer-les-plats-sous-le-nez, être en début de table apporte une seconde contrainte. Rassembler les bols, ou les assiettes, les couverts, les verres, tout ce qui se balade sur la table. Avec mon inconnu, on se dépêche de tout rassembler et on sort.

Nous revenons vers la cour principale et les quatre préfabriqués largement amortis. On se met sur deux rangs. Le pion, face à nous, refait l'appel. Indiquant une classe,

« Ceux que j'appelle s'installent dans cette classe. ».

S'ensuit une liste de noms. Un à un les élèves quittent les rangs, montent les six marches et entrent.

Montrant la classe voisine,

« Les autres, ici. »

La première A, les « autos » et la première B, les « agricoles » prennent vie. Moi, je suis en section 1B, avec une bonne trentaine d'autres. Au dernier trimestre, nous terminerons à 38.

C'est la seconde fois que je m'installe dans cette classe. Il y a presque quatre mois, le 26 mai à 8 h 45, je me suis rendu une première fois au collège pour subir les épreuves de l'examen d'admission. Toutes choses égales par ailleurs, à l'instar des grandes écoles, c'était un concours avec rédaction, au moins 20 lignes, mathématiques, dessin et dictée. Ce jour-là, nous étions très nombreux à y croire.

*
**

Nous y sommes, les deux sections sont formées. Les autos vont en dessin industriel, avec Biscotte, le doyen des profs. Les agricoles ont

technologie avec P'tit Pierre, le chef des travaux. Les deuxièmes années nous ont fournis des explications à propos de nos professeurs. Biscotte a été gratifié de ce nom parce que le matin, en plein milieu de son cours, il grignote ses Pelletier. P'tit Pierre a acquis son sobriquet en raison de sa haute taille. Toutefois, avec ses épaules tombantes et son profil ventru, les anciens préfèrent l'appeler Bouteille de Perrier. Quant à Moinier, notre directeur/prof de français, il était assez facile d'en faire un Moineau.

Durant l'interclasse qui précède notre premier cours de techno, les secondes nous mettent en garde contre Bouteille de Perrier. Intox ou réalité, ils le dépeignent en vachard.

En rang par deux, nos blouses sur le dos, nous montons les marches du préfabriqué, le second, côté ouest. C'est une construction en fin de vie, à l'image du collègue.

Trente-quatre élèves silencieux, inquiets se répartissent et se postent chacun à côté d'une table individuelle. L'un n'a pas sa blouse.

« Asseyez-vous messieurs. ».

Ce type est un géant. Des stylos remplissent la poche poitrine de sa blouse bleue. Le cours commence. Tout en présentant la matière qu'il va nous enseigner, il se promène lentement dans les allées, les mains dans le dos. La classe est muette. Il change d'allée et remonte, pas à pas, vers le fond. Il s'arrête devant celui sans blouse.

« Levez-vous monsieur », lui dit P'tit Pierre du haut de son 1,90 m.

« Où est votre blouse ? », s'informe-t-il sur un ton posé, rassurant.

« Je ne sais pas Monsieur, on a dû me la prendre », répond le gamin soulagé.

D'emblée, sans rien ajouter, l'autre lui assène une énorme gifle. Sous le coup le gosse vacille. Stupeur dans la classe, nous sommes tétanisés. Il ajoute à son adresse, le doigt pointé vers la porte,

« Les blouses sont obligatoires en cours. Allez enfiler la vôtre ! »

L'élève, tête baissée, en larmes, sort.

« Ne revenez pas sans elle. »



3

Premiers chahuts

À première vue, ce collège¹ est une vraie prison pour délinquants récidivistes, le Guantánamo des jeunots qui ont bullé en primaire. Je vous l'accorde, les quatre premiers jours n'ont pas permis de franches rigolades. Les troisièmes se sont imposés le soir de la rentrée, « Tu fais ce qu'on te dit, sinon tu dérrouilles. ». P'tit Pierre a instauré un climat de crainte dès son premier cours. Sa gifle est un avertissement. Les coups tordus sont exclus. Ses élèves lui doivent travail et respect. Tout comme ceux qui ont assis leur autorité aussitôt que possible, un nouveau surveillant, bientôt surnommé Kaiser, en a fait autant.

Au regard du chahut, nous, les premières, sommes à l'état embryonnaire. À l'opposé, les troisièmes années sont passés maître dans l'art de rendre dingue leurs encadrants. En cette seconde journée, à la tombée du jour, Kaiser, grand, brun, les cheveux frisés, mince, jeans et boots, gare sa 2CV dans l'allée gravillonnée, à l'entrée de la seconde cour, côté toilettes.

À ce moment, avec Alex et Jean-Luc, un demi-pensionnaire, nous sommes en grande conversation, à distance respectueuse des anciens.

1. Le collège d'aujourd'hui n'est pas les collèges d'hier. Jusqu'en 1975, il existait un collège d'enseignement secondaire (CES), un d'enseignement général (CEG), un

d'enseignement technique (CET). Les trois filières n'avaient pas le même niveau d'études. Désormais, le collège désigne un établissement consacré au premier cycle du secondaire, sans distinction de niveau.

Ce parking ponctuel, en principe les voitures se garent à l'entrée, donne une idée aux vétérans. Après un conciliabule à voix basse, six costauds se lèvent.

Ils s'avancent vers la deudeuche et se positionnent autour. Les plus forts se placent aux portes et au pare-chocs avant. Les trois autres à l'arrière. L'interne côté passager, ouvre la porte, ferme le loquet et la claque. Vérification porte arrière ; ouverture, loquet, fermeture.

Reste la serrure côté volant à condamner. Les six se penchent, mettent leur mains sous la carrosserie et soulèvent, non sans peine, les 475 kg du véhicule. Les roues se détachent du sol, malgré le long débattement des suspensions. Puis, ils la déplacent, encouragés par les élèves présents, s'approchant pas à pas du grand bâtiment réservé à la mécanique. Ils la déposent proche du mur. Les balèzes côté mur se dégagent.

Deux passent à l'avant, deux passent derrière. Alternativement, un coup l'arrière, un coup l'avant, ils balancent les pare-chocs de bas en haut. Dès que la voiture est propulsée en l'air, grâce au transfert de masse, ils font glisser les pneus sur le gravier. Dix centimètres par dix centimètres, la voiture se rapproche du mur. En à peine cinq minutes, déplacement et reptation compris, la 2CV est scotchée au mur. Ainsi fait, ils retournent s'asseoir.

Tout est bouclé. La 2CV est sans serrure côté passager, le coffre est exigü. Il reste une possibilité au pion, rentrer par la capote.

Les gars sortent les cigarettes et attendent le retour du nouveau surveillant. Un attroupement se forme dans la cour. La victime revient. Les troisièmes se relèvent pour jouir du spectacle.

Devant sa voiture, Kaiser constate qu'elle a mystérieusement bougé. Sous les regards goguenards des troisièmes, il tente d'ouvrir le côté passager. La poignée tourne dans le vide. Il tire sur le téton de la vitre, elle est fermée. Il essaie la porte arrière. Rien à faire. Il va à son

coffre, l'ouvre et l'observe pensif. Puis, se retournant vers les fauteurs de trouble réjouis, il les fixe un instant, referme le coffre et s'éloigne d'un pas énergique. Le public applaudit.

Une fois hors de vue des troisièmes, explosion de rires.

- Il abandonne tu crois ?
- Non, il est parti chercher de l'aide.
- Moi, je dirais plutôt parti chercher un ouvre-boîte.
- En tout cas, lui ne se marre pas.

Kaiser réapparaît avec une chaise et un grand T en bois. Il dépose la chaise à la porte passager. En tirant sur l'anneau de verrouillage resté accessible, il ouvre partiellement sa capote au niveau du pare-brise, rabat la toile, monte sur la chaise, plonge le T à l'intérieur, farfouille et débloque le loquet de la serrure. Trop facile sur les 2 CV. Il redescend, reprend la chaise par le dossier puis se dirige vers les troisièmes qui se statufient. Il apostrophe le plus costaud d'entre eux.

- Quel est votre nom ?
- L'homme.

Le pion pose la chaise, le T sur la chaise.

- Monsieur L'homme, merci de remettre ceci en classe de dessin industriel.

Sans attendre la réponse, il retourne à sa voiture, s'y assoit, démarre, s'en va.

Terminée la récréation. L'homme part ranger le matériel emprunté. La classe de dessin prolonge celle de géo. Quarante mètres maxi à parcourir.

Il revient. Si le groupe de troisièmes demeure sur place, pas mal de spectateurs ont repris leurs occupations. Nous, gros malins, on est restés à attendre je ne sais quoi. L'homme s'arrête à notre hauteur. Il m'interpelle, sans agressivité.

- T'as une clope, le bleu ?

Je suis intimidé devant sa masse, ce garçon est un colosse, un vrai bûcheron. Il porte bien son nom.

- Elles sont dans mon casier, je t'en ramène une.
- On y va ensemble, je te suis.

Sous le préau, j'ouvre mon casier, le fouille et ressort mon paquet de Kool acheté la veille, à la gare de Coulommiers. Il est tout neuf. J'ôte la cellophane, déchire un coin, fait pointer une menthol en tapotant dessous. Je la tends à Lhomme. Il saisit le paquet, sort la cigarette offerte, la coince entre ses lèvres et l'allume.

- Merci le bleu, me dit-il en substance.

Puis, il met les 19 restantes dans sa poche, se retourne et s'en va.

- Hé ! Rends-moi mes cigarettes s'il te plaît. C'est mon paquet, je l'ai acheté hier.
- T'as bien fait, maintenant c'est à moi.

*

**

Kaiser a gagné le respect de tous en gérant la situation. Au contraire, le pion aux gros yeux, celui qui nous a montré comment faire un lit au carré, perdra toute considération en une fois. Son dernier soir de garde de notre première semaine d'incorporation lui sera fatal. Pendant les trois ans que va durer notre internat, il regrettera ce vendredi noir.

Nous attendons tous l'ouverture de notre dortoir. À la faveur de la presque nuit, nous sommes entre chien et loup, l'ambiance s'échauffe dans le rang. L'impatience gagne. On s'agite, on se bouscule, on s'asticote. Super, demain chacun rentre chez soi.

Le pion arrive. Au lieu d'ouvrir la porte et ainsi libérer la tension, il fait la police en vue d'obtenir un rang régulier. Seulement une semaine de régime militaire nous a rendu un soupçon solidaires. Les 74 petits gars commencent à faire bloc.

Il me somme de regagner le rang. Ce soir-là, fatigué de subir, je rentre en rébellion. Je ne bouge pas et poursuis la discussion animée avec mes copains. Ma réaction est inattendue. La surprise passée, le pion insiste. Le ton monte, il me menace d'une colle.

« Mettez-vous en rang, sinon je vous signale à Monsieur le Directeur. »

Mes nouvelles connaissances m'observent étonnées. Par bravade je m'entête et reste à l'écart des autres. Mon insolence obsède le maître d'internat, il en oublie le reste. C'est la pétaudière totale au bas du dortoir.

Une troisième tentative, un troisième refus, la punition tombe. Je resterai collé un dimanche.

Il note mon nom sur un calepin et va ouvrir les dortoirs. Délivrés, les gars montent l'escalier en courant.

C'est la folie ce soir, les élèves sont très agités. Serein, je suis à mon lit. Je prépare ma valise pour le lendemain. À vrai dire je ne prends pas la mesure de la sanction. J'ai fait mon intéressant devant les potes, c'est le principal.

Le chahut démarre à cause d'une fenêtre que les uns veulent fermée, les autres ouverte. Dès qu'un potache ferme ou ouvre la fenêtre, les contres par principe, le font savoir bruyamment. Quand c'est fermé, deux minutes après c'est ouvert. Le ton monte.

On en est là quand le surveillant arrivant du petit dortoir hurle un retentissant « Fermez-là ! ». Réactif, je me lève et referme la fenêtre.

Instantanément, tollé général. Les chaussons vont et viennent, les polochons volent, les couvertures avec, les lits se retournent, bagarres à droite, bagarres à gauche. La mêlée est incontrôlable.

En répression le surveillant fait redescendre tout le grand dortoir pour effectuer des exercices en vue de calmer les plus excités. Sur-le-champ, les élèves se ruent vers l'extérieur comme des malades, criant leur joie d'être dehors à 22 h 00. Puis chacun, sorte de pantin désarticulé, se met à remuer en tous sens. La poussière se soulève, l'air devient irrespirable.

Devant le vacarme, le directeur débarque en robe de chambre et savates. On se rassemble illico. Silence total. Le pion fait son rapport. Du coup, le dirlo prend les choses en main. Il sort son trousseau de clés, ouvre un des deux garages, allume les lampes côté

cour et nous fait faire de la gym. Sans plus. Chacun s'arrange dans son coin pour une activité minimum. De mon côté, peu enclin à l'effort physique, je m'aménage un tas de graviers et m'assois dessus. À l'occasion, je bouge les bras pour donner le change. Les ampoules éclairent peu, accroupi je passe inaperçu dans la semi-pénombre.

La punition accomplie, nous sommes retournés nous coucher sous les applaudissements nourris des anciens. De leurs fenêtres ouvertes, ils n'avaient rien raté de la fête. Dorénavant notre psychorigide du rang impeccable sera métamorphosé en Têtard. Quelle idée d'avoir des yeux globuleux.

*

**

Les cours se déroulent du lundi 8 h 45 au samedi 12 h 15, sans repos intermédiaire, à l'exception du jeudi après-midi réservé au sport.

Le samedi, je peux soit déjeuner et prendre le car, moins coûteux, soit attraper le train de 12 h 43, en sautant le repas. Peu restent à la cantine. On dirait une sortie d'usine. De nombreux parents viennent chercher leur rejeton, les demi-pensionnaires rentrent à pied, à vélo. Ceux des environs vont à mobylette.

Ce premier samedi, je m'échappe du bahut et prends la Micheline en compagnie d'une poignée de collégiens, qui descendront à Tournan.



Premières punitions

Lundi matin, la semaine reprend. Nous découvrons Biscotte, le professeur de « dessin indus ». C'est un quasi vieillard, tout sec et vouté, court sur ses jambes arquées, vêtu d'un costume passe-partout informe. Un bougon pas méchant. Le béret vissé sur la tête, il peste déjà depuis une demi-heure après nous et les institutions, quand il se tait d'un coup. Quelle mouche l'a piqué ?

Il descend de l'estrade. Sans précipitation, il s'approche de ma table. Les mains dans le dos, il me regarde comme on regarde un animal crevé. Silence. Tous les élèves attendent la suite, une gifle peut-être. Le silence perdure. Puis, sans réserve, Biscotte me lance un :

« J'aime pas les pattes gauches, ils savent pas dessiner. ».

Soulagé, il remonte sur son estrade et reprend son cours visiblement satisfait de son invective.

Première leçon, apprendre à distinguer les différentes dimensions des feuilles Canson. Alors, il décline les sept formats possibles à partir du A0 (A zéro), le format source correspondant à 1m^2 . Après on est passés aux crayons, les mines dures H, les mines tendres B.

Nous travaillerons surtout sur le A3, deux fois le classique A4, avec du HB, du H et du 2H.

À 10 h 00 précises, alors qu'il va et vient entre nos tables, rectifiant un geste ici, donnant un conseil là, houspillant un élève ailleurs, le professeur retourne à son bureau et s'assied. Il saisit sa sacoche de cuir fatigué, déposée à ses pieds, la cale sur ses genoux. Il en extrait un linge blanc qu'il arrange devant lui. Il le déplie avec précaution.

Apparaissent deux biscottes beurrées, face contre face. Il les sépare, saisit la première, la contemple un instant. Satisfait, il la porte à sa bouche et croque un angle. Le bruit produit par son grignotage appliqué emplît la classe. Un à un, nous reposons nos crayons et subjugués, observons la scène. Tout l'esprit du vieil homme est accaparé par ce qui ressemble à un rituel. Pendant qu'il se recueille sur son en-cas, les yeux dans le vague, il délaisse sa classe. Conséquence, on s'accorde une pause impromptue.

Les biscottes dégustées, il récupère et mange les petits bouts tombés sur sa serviette. Les miettes sont rassemblées de la main. Il sort un peu la langue et mouille le bout de son index. Humidifié, le doigt fait la navette entre serviette et bouche. Enfin nettoyée de tous reliefs, la serviette est repliée soigneusement. Avec, il s'essuie les lèvres et la range dans la sacoche qui n'a pas quitté ses cuisses. Il replace son baisenville² à ses pieds. Voilà, notre prof revient à nous. L'entracte est terminé.

En fin de matinée, Têtard, le spécialiste des rangs alignés au cordeau, toque à la porte et entre. Il s'approche de Biscotte, lui chuchote un message puis ressort aussitôt.

Le cours s'achève. Le prof me fait signe de venir à lui.

« Demain mardi, vous allez au bureau du Directeur, pendant l'interclasse, avant votre cours d'histoire. », m'annonça-il ravi.

A priori, ce message l'a conforté dans son opinion sur l'indigence cérébrale des gauchers.

*
**

2. L'expression « baisenville » a enrichi mon vocabulaire en seconde année. À l'occasion d'une virée à la piscine (mot que la plus grande majorité d'entre nous avait transcrit « picine » ou « pissine » sur leur bulletin de sortie), le surveillant général l'avait employé à dessein, dans notre salle de classe. Bien entendu, nous avions tous rigolé comme des malades. Mon envie de la placer ici était grande, je n'ai pas résisté.

La vache ! Moineau me convoque dans son bureau. Mon insoumission de vendredi dernier me revient en mémoire, j'étais passé à autre chose.

Sur le coup, je perds mon sang-froid. Pour soulager mon angoisse, je raconte ma vie à qui veut l'entendre. Le soir, un deuxième m'explique ce qu'il va m'arriver. Il y a eu droit l'année dernière.

D'après lui, Bouteille de Perrier et Moineau sont experts en mandales. Puis il se met à me décrire le rituel du dirlo. Dans son bureau, il requiert des explications sur ton écart de conduite. Il t'écoute, calme. Puis sans précipitation, il se lève de son bureau et se plante devant toi, à une longueur de bras. Il retire sa montre puis la pose avec délicatesse sur son sous-main. Il te regarde à nouveau, te demande de mettre tes mains dans le dos. Ceci fait, il te corrige d'une torgnole magistrale.

Transcrit ainsi, prendre une baffe a l'air expéditif. Façon pique, la légère douleur est à peine arrivée au cerveau que c'est déjà terminé. Plus de peur que de mal.

Là, il n'en est rien. Explications techniques. Quand sa main part vers la joue, afin d'en minimiser le contact, la tendance naturelle est de rentrer la tête dans les épaules, comme les tortues. Erreur ! Que la main atteigne le visage ou pas, si les épaules se lèvent, faux départ. Le coup est annulé. Le fauteur de trouble doit dominer son réflexe naturel. Moineau réitère. Il est infatigable à ce jeu-là. Pas de demi-mesure, l'administration du châtement doit être exemplaire.

Je me demande ce qui les a rendus sadiques à ce point. C'est quand même pas nous !

Je suis dans son bureau. L'entretien débute. Le directeur me demande des éclaircissements sur mon attitude irrespectueuse envers notre surveillant principal, l'autre aux yeux de grenouille. Je le reconnais, je ne suis pas à l'aise planté devant lui à attendre qu'il m'assomme. Je bafouille une explication vaseuse. Il se lève. Aie, aie, aie, j'ai déjà des contractions musculaires, ma tête se soude à mes épaules.

Puis il s'arrête sur le côté de son bureau, reste à mi-chemin, debout face à moi, pensif. Quelque chose le chagrine. De mon côté, hors de portée, je me détends. Ma tête retrouve sa place.

Il frotte son crâne dégarni, puis, à son tour, le voilà à me fournir des explications. En résumé, j'ai de bons résultats scolaires. C'est pourquoi je dois donner l'exemple.

Obtenir de bonnes notes en une semaine est improbable. Mon visage doit laisser transparaître la surprise car il continue sur sa lancée et aborde l'examen d'entrée. J'ai hérité du matricule 18, cela je le sais. Comme le premier reçu se voit attribuer le numéro 11, que les numéros 12 au 17 n'ont pas donné suite à leur inscription, je deviens deuxième dans la hiérarchie des bien vus. Cela je ne le savais pas.

Du coup, pas de gifle ! Et surtout, pas de risque d'exclusion définitive car malgré mon jeune âge, je vais vite comprendre. Les meilleurs ont *de facto* une certaine immunité auprès des enseignants. Excepté P'tit Pierre, le grand « beigneur ».

On ne peut pas tout avoir, la colle est maintenue. Le dimanche 2 octobre est fixé. Motif de la punition « Insolence renouvelée à l'égard d'un maître d'internat », qu'il écrit sur un feuillet³ sorti d'un tiroir. Moineau aborde le paragraphe « Tâche à faire ». Il réfléchit, puis complète avec « Rédaction de 4 pages sur les bienfaits de la politesse ». Il me remet le document à lui rendre signé par mes parents. Fin de l'entretien, je sors du bureau.

Soyons clair, ne pas être giflé et découvrir mon statut de bon élève, me ravit. Toutefois, autant je me promène en maths, autant je rame en français, surtout en compo. En résumant sept ans d'enseignement, j'ai appris une unique règle d'or. Une phrase comporte un verbe, sa colonne vertébrale. Alors me farcir une rédaction de quatre pages sur les bienfaits de la politesse, pfffiou, il va en falloir des vertèbres !

3. Le document explicitant ma première colle est en ma procession.

De retour dans la cour, je rejoins Alex et Jean-Luc le demi-pensionnaire, en train de cloper. Fumer au collège suit un cérémonial. Les cibiches sont chères, nous avons vite pris l'habitude de les faire tourner. En plus, ce geste participe à resserrer les liens. Ainsi quand un copain s'allume une cigarette (entre nous on dit un séquin), il n'est pas rare qu'elle circule. Alex me dévisage, m'interrogeant du regard. Je tends ma main vers sa cigarette. Alex m'interroge.

– Alors ?

Je souffle la fumée par les narines et lui réponds, un brin fiérot.

– Bah rien ! Pas de baffe. J'ai eu droit à une leçon de morale plus félicitations.

– Des félicitations parce que t'as envoyé balader Têtard !

– Non ! Pour ça, je suis collé ce weekend.

Et de lui rapporter la méthode d'attribution des matricules. Alex est heureux d'apprendre sa place de premier. Du coup, on se rend compte que Jean-Luc est troisième. Tout s'explique.

En classe d'histoire, nous faisons la connaissance de notre professeur. Comme Biscotte, le pépère n'a pas l'air méchant. La moustache grise, trapu, ancien sous-officier, le genre qui attend sa retraite. Cela ne l'empêchera pas d'insister sur la ponctualité. Les élèves en retard sont exclus du cours. Allez ouste ! Hors de ma vue.

Au fil des jours, Alex et moi composons un duo inséparable. Jean-Luc se sent à l'aise en notre compagnie. Aux récréés, il se rapproche de nous deux. Gilbert un comique, nous rejoint aussi. Georges, un futur mécanicien automobile, nous retrouve parfois. C'est un garçon sérieux, trop bizarre.

*
**

L'ensemble des collégiens bénéficie d'un goûter. Nous faisons la queue sur les marches de l'économat pour prendre du pain, une Golden ou une barre de pâte de fruit ou de chocolat noir. Quelquefois

on nous distribue une orange, mais à cause des épluchures balancées n'importe où, la golden revient beaucoup. Normal, ceux qui assurent le goûter nettoient les cours et les locaux. On monte les marches d'un côté, sur le perron la porte est ouverte en grand, la gardienne assise nous dévisage, nous tend notre collation sans mot dire, puis on redescend par l'autre côté. C'est efficace et rapide.

Hier, j'ai essayé de gruger en refaisant un tour. La dame est physionomiste.

« Toi, je t'ai déjà vu. Fiche le camp. ».

Tiens, elle nous tutoie ! Je réessayerai avec une autre blouse, on verra bien.

Le deux octobre, c'est dimanche. Cette punition m'obsède. Quatre pages sur la politesse, comment m'en sortir ? Une page, c'est déjà un pensum, mais là, quatre d'un coup ! J'en parle dans l'espoir d'une solution.

Georges est resté avec nous. On a tous une blouse grise ou bleue, la sienne est blanche. Pas vraiment le profil sportif, il flotte dedans. On dirait un laborantin, pas un futur mécano. Il est pistonné ou quoi ? Quand ce mec nous regarde, il affiche un rictus permanent du gars content de lui. En prime ses lourdes lunettes glissent sur son nez qu'il plisse pour les remonter. Il m'agace déjà.

– Quatre pages sur la politesse, pas de problème. Si tu veux, je te fais ça vendredi. Tu n'auras qu'à recopier.

D'où vient ce type ? Je me méfie.

– Tu veux quoi en échange ? J'ai rien pour toi !

– T'en fais pas pour ça, j'aime rédiger.

Dans ces conditions.

En effet, vendredi soir, dans le dortoir, comme promis il me remet une double page remplie au Bic noir. On voit l'expérience. Il a grossi son écriture, une quinzaine de lignes par page, au mieux, au lieu des vingt-trois en temps normal. Je suis soulagé. Je recopierai à l'identique.

*

**

Quand tous se précipitent à l'extérieur, on se sent mis à l'écart à rester là. Assis sur les marches d'un préfa, j'assiste à l'exode enjoué, le contraire de mon moral. Quinze jours sans rentrer ça va être long. D'un autre côté, économiser sur le transport, ce n'est pas si mal. L'argent est un souci. Après l'achat de trois billets de train plus deux paquets de cigarettes, dont un volé, plus trois diabolos menthe plus des pièces dans le jukebox, mon pécule mensuel en a pris un coup. Douze heures trente, on mange. Il n'y a pas grand monde dans le réfectoire. Trois tables sont dressées. Des anciens en prennent une d'assaut. Ils sont habitués à rester les weekends au collège. Les tables sont complétées. Je me suis placé en troisième rang. Génial, je vais manger à ma faim. L'ambiance est sereine. Forcément à une vingtaine, au lieu de deux cents, c'est plus calme. D'ailleurs, il n'y a aucun surveillant.

Le chariot arrive. Le cuisinier le laisse en plein milieu. Le gars en tête de table se lève, prend deux plats, en donne un à son voisin de face. Le gars se rassoit, se sert dans celui qu'il a conservé et fait circuler. C'est relax le weekend !

L'après-midi, rien de particulier. Ceux qui le veulent, vont en étude, terminer leurs devoirs ou se détendre. Tu peux rester dans la cour à discuter, jouer aux cartes dans une autre classe, aller au dortoir. Les anciens vont en ville faire des achats. Très clairement on a la paix. Ça repose de la pression continue de la semaine.

Je suis le seul en retenue cette semaine. J'ai pris de court tout le monde. Consigné un dimanche est étonnant, consigné un dimanche la semaine de son intégration est inouï. Si un « Hall of fame » des collés avait existé alors, mon nom y aurait figuré en tête. C'est Kaiser de garde ce soir et demain.

**

J'ai un poste à transistors. Il est en cuir vert foncé, épais, rigide, deux boutons pression à l'arrière pour l'ouvrir et renouveler la pile plate.

En fin d'après-midi, je suis près de l'atelier, le long bâtiment en planches, face aux dortoirs. Sur son pignon, il y a un banc rudimentaire. Assis dessus, j'écoute la radio avec deux copains de la 1A. Un troisième année passe, nous repère. Il vient. Je l'ai déjà remarqué celui-là. C'est un des costauds qui ont coincé la voiture à Kaiser.

- Super ta radio, tu me la prêtes ?
- Bah non ! C'est à moi.
- Sois chouette, prête-la moi juste ce soir.

À trois contre un, je lui tiens tête.

- Peut-être un autre jour.
- Allez, juste une heure ce soir et après, c'est juré, je te la rends.
- J'en ai pas d'autre, je préfère la garder.

Le tapeur oublie sa cordialité.

- Compris. On se reverra le bleu, conclue-t-il

Les élèves restés le weekend, se réunissent le soir dans le même dortoir, le mien. Ils arrivent avec leurs draps, couverture, traversin, choisissent un lit, s'y établissent. Les anciens décident d'occuper le petit dortoir, là où il y a quatorze lits. Les secondes années s'installent à l'autre bout du grand dortoir, près des lavabos. Nous les trois premières sommes chacun dans notre lit.

On discute avec les secondes, ils sont sympas. Kaiser fait son tour de temps à autre. Tout est OK. On est calmes. Chez les troisièmes, à l'autre bout, on parle fort.

« Extinction des feux, tous au lit. », annonce Kaiser.

L'oreille scotchée au haut-parleur, j'écoute le hit-parade, attendant impatiemment « Penny Lane ». La radio est nichée sous mon traversin en toute discrétion. Ni vu, ni connu, ni entendu.

Celui qui est venu à ma rencontre décidé à adopter mon transistor, se ramène sans bruit. Je suis in the sky à écouter les Beatles quand, dans le noir, je le devine près de mon lit. Je sursaute et redescends sur terre sans paliers de décompression. Le saligaud n'a pas lâché

l'affaire et réclame ma radio. Imaginez un Schwarzy de seize ans, vous aurez une idée du fumier qui cherche à me dépouiller.

Il m'explique qu'il veut écouter Europe 1 pendant un poker entre copains. De mon côté, je développe l'importance que revêt l'objet pour mon bien-être et ma culture générale. Musclor n'en démord pas, il veut mon transistor. J'insiste, mon cortex essaie d'établir un contact en douceur avec ses deux hémisphères cérébraux, le gauche dédié salles de muscu, le droit salles de fitness. Toi malabar, moi fragile. Mes efforts sont vains, la communication ne s'établit pas. Au final, il s'impose puis repart ma radio à la main.

Je réfléchis. Les arguments physiques du souleveur de fonte ne me découragent pas. Même pas peur, j'en ai vu d'autres dans la rue. Je me lève, toque à la porte de Kaiser. Je proteste et réclame l'emprunt. Il sort de sa piaule et récupère ma radio dans la chambre des troisièmes, non sans débat. Je retrouve mon précieux bien. Non mais, ça va pas la tête !

À peine recouché, Hulk rapplique. Vert de rage, il est en mode instable. Déterminé, il plonge la main sous mon polochon et attrape l'appareil. Je le maintiens en place. Il tire dessus. Comme je suis à l'autre bout, je me retrouve assis d'un coup, les bras tendus vers lui, coincé sous les couvertures bordées à mort et retenues par mon poids. Il veut partir, je le retiens. Plus il tire, plus je fais l'impossible pour ramener la radio à moi. Je tiens bon. Désormais c'est le lit qui vient. Las de jouer au tire à la corde avec un bleubite à la masse musculaire déficiente, Rambo m'anesthésie d'une beigne force 10. Sous le coup, je lâche la sangle. C'est Noël en octobre, tout s'illumine autour de moi. Je suis à deux doigts de m'évanouir

J'aimerais avoir les mots et vous faire revivre le choc de sa main sur ma joue. La castagne ne m'effraie pas. Je me suis maintes fois battu, j'ai pris pas mal de coups, en primaire je me suis même offert un séjour à l'hôpital après une dérouillée, seulement ce coup-ci la claque est monstrueuse. La livraison s'est faite en une fois, pas de reliquat.

Mon corps n'a pas eu le temps de se mettre en condition. La douleur, la rage impuissante me font pleurer.

La suite reste confuse. Teigneux, j'ai dû me plaindre une nouvelle fois. En bref, la radio a atterri dans l'armoire du directeur. On me l'a rendue en juin.

Le réveil est difficile, j'ai le cafard. Au cours du petit déjeuner, l'australopithèque bodybuildé me montre à ses copains en parlant de moi. Cafter, moucharder, cafarder est interdit au collègue. Sous le préau, ils m'ont bousculé en représailles. Ils se sont mis en cercle, moi au milieu. J'ai servi de ballon. Comme je ne rebondissais pas bien, ils se sont lassés assez rapidement. Rien de méchant comparé à hier soir.

Par la suite, les troisièmes m'ont oublié. Ils ont dû repérer d'autres proies plus accommodantes. Je ne regrette pas d'avoir résisté.

Le dimanche matin, est réservé à l'office religieux et aux douches. Quand les pratiquants reviennent de la messe, on file aux douches municipales. L'après-midi, temps libre ou colle, en gros quatre heures. Les colles s'accomplissent en compagnie d'un surveillant, peu enchanté d'être consigné lui aussi. Il est en charge du contrôle de l'exécution de la peine.

Pendant que je recopie le boulot de Georges, Kaiser bosse sur ses cours. Il se contrefiche du reste. Je lui ai remis ma punition en fin de journée. Je n'en ai plus entendu parler.

Au fil des semaines les problèmes et autres rédactions se transformeront en jeux de sociétés. Puis de guerre lasse, les surveillants, qui ont d'autres chats à fouetter, nous laisseront déambuler à notre guise. Rares à rester au collège, on se retrouvera entre abonnés. Les habitudes se prendront, l'ambiance deviendra bon enfant, être bouclé un weekend ne sera plus un pensum.



L'enfer c'est nous

La routine s'installe. On mange, on étudie, on bordélise, on dort. On s'adapte à notre nouvelle existence. Les mois passent, on vieillit, on s'endurcit, on s'affirme.

Notre bande est formée, elle n'a pas évoluée depuis l'arrivée. Le noyau dur se compose d'Alex, mon alter ego en plus gringalet, de Jean-Luc, un solide paysan jamais malade, vêtu d'une unique chemise canadienne qu'il gardera en toute saison. En demi-pensionnaire, il ne participe pas aux réjouissances du soir. Alors on lui raconte nos fantaisies disciplinaires. Élève ordinaire en classe, moyen en taille, moins moyen en poids, Gilbert est notre quatrième compère. Son activité favorite est la rigolade. Avec les semaines, il a confirmé sa nature heureuse. Il s'occupe à nous faire rire, à rire de nos imbécilités.

Malgré ses tentatives de rapprochements, Georges l'écrivain public, n'intégrera jamais ce qui deviendra un indéfectible quatuor.

En première année, la ségrégation scolaire n'existe pas, les autos et les agricoles se mélangent grâce à la mixité du grand dortoir. D'autres nous rejoignent à l'occasion comme Jacques, un auto vieux de 16 ans, blond, baraqué, pas spécialement grand. Son frère est marin. Il en a gagné une démarche chaloupée, un gros ceinturon et un ridicule pull vert kaki, serré, qui lui couvre à peine le nombril. Sa blouse trop petite reste ouverte en permanence. Quel frimeur celui-là ! Philippe, un agricole, veut être chanteur. Il y croit dur comme fer.

Ses vedettes préférées sont Claude François et Johnny Halliday. Plus tard, il nous donnera des récitals. Personne ne se moquera, au contraire on en redemandera. Fameuse voix !

Georges a trouvé la solution à la surfréquentation de nos WC à la turque.

Appréhender sa technique imparable nécessite une légère explication. Le lundi, tout va bien, les toilettes sont propres. Elles fonctionnent normalement. Le mardi, les tuyaux d'évacuation se congestionnent un peu, les chasse d'eau perdent en efficacité. Par-dessus le marché, en raison du mauvais centrage de certains côlons, l'urgence sans doute, des étrons restent collés à la porcelaine, ça et là. Le mercredi, tirer la chasse est risqué. Attention les chaussures ! L'eau ricoche sur les matières fécales qui s'entassent à l'entrée du siphon. Le jeudi, rien ne s'arrange, les tas se stalagmitent et deviennent monticules coniques. Le vendredi impossible de s'accroupir, les monticules se sont métamorphosés en termitières.

Et c'est ainsi que Georges serre les fesses du lundi matin au vendredi soir, attendant d'être chez lui pour libérer ses intestins congestionnés. Puis laver sa surprenante blouse blanche.

L'attitude de Georges évolue. Peu à peu il prend confiance en lui, ne quitte plus notre bande. Une sangsue. Puis il en vient à la provocation verbale à mon unique attention. Va savoir pourquoi. Mieux bâti, plus batailleur que lui, il n'oserait me bousculer, même pour plaisanter. C'est pourquoi il adopte l'allusion, le sous-entendu, le double sens. L'envie de lui mettre une volée me démange sans cesse.

Mes menaces ne l'arrêtent pas, il me cherche à toute occasion. Le début de la fin démarre par une baffé façon P'tit Pierre. C'est parti sans prévenir. Il se retrouve à terre, ses lunettes fracassées. Il finira la semaine du scotch autour de la monture. Pas grave, son père opticien lui remettra tout d'équerre.

Son manège reprend le mois suivant. Pas fufute le gars. Deuxième beigne, deuxième vol de lunettes, un verre se brise sur les graviers. Je lui conseille d'envisager un fournisseur sérieux.

Finalement il a rallié un autre groupe. Pourtant, la veille des grandes vacances, cet idiot refera le malin avec moi. Mal lui en prendra ...

*
**

Au collègue, les distractions sont absentes du référentiel. Nous devons attendre d'intégrer un collègue neuf, l'année prochaine, pour avoir la télévision, une salle de repos avec baby-foot, table de ping-pong.

Néanmoins, le directeur nous accorde une soirée exceptionnelle au théâtre municipal de Coulommiers. Les collégiens, des anciens aux nouveaux, auront l'honneur et l'avantage d'assister à une représentation de « Huis Clos » de Jean-Paul Sartre.

Soyons précis. La pièce est tellement indigeste, trois acteurs, trois canapés, une cheminée, un texte abscons, que les autochtones préfèrent la télévision. Total, tous les scolaires sont volontaires d'office. Nous sommes conviés à combler les sièges délaissés par les Columériens. Objectif certain, faire du chiffre pour justifier les subventions.

Nous nous rendons au théâtre. Entre enrichir notre pensée et disséquer la célèbre phrase « L'enfer c'est les autres », extase et félicité sont au programme.

Non, je mens ! On est bien allés au théâtre, on y donnait bien « Huis Clos », seulement cette pièce existentialiste ne nous a pas inspiré. Avec Alex, on a préféré jouer les filles de l'air et aligner les parties gratuites sur le flipper du bar voisin. À chacun sa culture. C'est ainsi qu'après un quart d'heure, une fois tout le monde captivé par les décors grandioses et les acteurs accablés de malheur, on a quitté les lieux en catimini. Facile, tous voulaient être devant, alors on s'est placés derrière.

En dehors de cette expérience unique, notre seul dérivatif se résume à mettre le feu au dortoir. Maintenant soutenir que chaque soir est un spectacle serait mensonger. En semaine, nous sommes calmes, surtout quand Kaiser est de garde. Avec lui, on rigole beaucoup moins, son charisme nous en impose. Test d'un soir, un morveux fait le guignol devant lui. Paf ! Il le stoppe net dans son élan. Au club des cogneurs, ce pion a sa place sur le podium, pas de tour de chauffe, il te décapite direct. Bilan de l'opération, tout s'est reporté sur Têtard, lui ne frappe pas.

Rappelez-vous, le grand dortoir a deux rangées de lits. Une rangée d'une vingtaine de lits simples, une d'une vingtaine de lits gigognes. Un lit simple n'est pas idéal pour faire l'imbécile le soir. On est à la vue du surveillant. Par contre, les lits gigognes sont appropriés. D'ailleurs ils servent souvent de scènes à des poilades sans fin. Ceux du dessus laissent pendre leur couvrante, masquant ceux du dessous. Ainsi fait, ils se réunissent à plusieurs et fument, jouent aux cartes à la lumière d'une loupote, imitant une ambiance tripot.

C'est vendredi, Têtard est de permanence. Bien qu'on le fasse tourner en bourrique depuis plusieurs mois, égal à lui-même, il n'apprend rien. Il pourrait débarquer dans notre dortoir sans prévenir, nous prendre sur le fait, nous punir, mais ce benêt utilise toujours une lampe torche pour se déplacer dans la pénombre. Dès qu'un rai de lumière apparaît la chambrée redevient silencieuse. C'est magique. Les guetteurs sont en place. Ils nous préviennent.

« 22, le v'là ! ».

« Chut... chut... », le brouhaha s'estompe, les promeneurs regagnent à fond de train leur quartier. Encore quelques gloussements, le silence s'établit.

Ce soir, Têtard subodore une entourloupe. Il quitte le petit dortoir où, faute d'espace, il n'arrive jamais grand-chose. Il descend les cinq marches, remonte l'allée centrale. Sa lampe éteinte, il s'arrête à ma hauteur. Têtard écoute dans le noir total. À part les respirations,

aucun bruit suspect. Méfiant, il allume sa lampe et éclaire du côté des lits gigognes face à moi.

Il remarque une couverture pendante. La relève. Aussitôt, pensez aux crabes qui fuient lorsqu'on soulève une pierre, deux ou trois gosses se carapotent courbés entre les lits superposés. On devine leur progression par les cris des copains qui se font piétiner, allongés dans leur lit. Encouragements, bêlements, mugissements, aboiements, c'est à nouveau la pagaille. Le petit dortoir aussi donne de la voix.

Le surveillant les poursuit le long du couloir central. Il tente de les repérer avec sa lampe. Ils vont et viennent, sautent d'un lit à l'autre, à gauche, à droite. On dirait des singes. Sa lampe est trop faible, Têtard n'arrive pas à distinguer les coupables. Une idée de génie jaillit dans son esprit, allumer tous les néons de la salle. Il fonce vers les interrupteurs. Le temps qu'il les atteigne à l'autre bout, en haut des marches, nos trois loustics regagnent leur lit. Ni vu ni connu. Soixante mômes gloussent. Le pion s'énerve. Enragé, il en menace un du doigt.

« J'vous jure, c'est pas moi m'sieur ».

Il retourne, courant à moitié, vers l'endroit d'où tout est parti. Les couvertures ont repris leur place. Dans le noir, il n'a pas eu le temps de voir le bon lit. Game over !

*
**

La synergie d'un groupe de travail donne des résultats en termes de subtilités. Pour nous, c'est de crétineries que nos cerveaux accouchent.

Sur ma gauche, un copain ronfle quasiment chaque nuit. C'est un marmot de rien du tout, un échantillon d'ado. Silencieux dans la journée, la nuit il compense. Comme tous les ronfleurs, il dort à fond et fatigue son monde.

Réunion. Ses borborygmes respiratoires nous inspirent. Nous entreprenons de déménager Pierre et son lit dans les lavabos.

Nous mettons la méthode au point. Confiants, nous nous plaçons aux quatre coins du lit. Petit à petit, nous le tournons très lentement de 90 degrés, sans une secousse. En cinq minutes, le virage est franchi. Le lit et son propriétaire sont dans l'allée centrale, en droite ligne du mini escalier. Concentrés, nous déplaçons l'ensemble sans bruit. On soulève, on avance de 20 cm, on repose. À trois, on recommence.

Alors que nous sommes en approche des marches, les événements s'accroissent. Les rires contenus augmentés des encouragements étouffés des spectateurs postés le long du parcours nous font craquer. Nous ne pouvons retenir notre hilarité. Les larmes arrivent, les crampes de la rigolade menacent. Notre parfaite coordination perdue, le lit atteint de la danse de Saint-Guy se déplace par à-coups. On se bidonne mais on continue.

Secoué, Pierre se réveille. Il se redresse, regarde autour de lui. À peine surpris de se trouver au beau milieu du dortoir, il se met à rire aussi.

Pas vaches, tel un empereur chinois transporté par ses coolies, nous l'avons réinstallé. Comment avons-nous pu croire au succès de ce canular. Cinq marches à passer avec un lit en ferraille, un matelas en laine, son fournement. Même avec un freluquet à l'intérieur, c'était un sacré challenge.

*
**

Dans un groupe d'étudiants, quel qu'en soit le nombre, vous avez les bons, les moyens, les mauvais. C'est la loi du genre. Avec le chahut, c'est différent. Au collège, seule une douzaine se répartissent la tâche, les autres suivent. Hélas, c'est son surnom, est un élève particulier. Dernier de la classe, premier à la déconne. Peu calculateur, il ne pèse ni le pour ni le contre. Il se contrefiche des

risques. Ce mariole passe son temps à amuser la galerie. Il collectionne les colles. Du coup, on copine fréquemment le weekend.

Vous le savez, les lavabos séparent le petit du grand dortoir. Aller du premier au second, oblige à traverser les lavabos et selon le sens, monter ou descendre les cinq marches de l'escalier. Chaque vendredi soir, ou presque, est consacré au chahut, une tradition en somme. C'est infernal. Têtard doit faire la navette entre les dortoirs. Problème, dès qu'il se pointe avec sa lampe de poche dans un dortoir, celui qu'il quitte se remet au chahut. C'est déjà drôle en soi, mais pas assez pour ce cher Hélas.

Tandis que le pion menace le petit dortoir, ce dernier récupère une bassine, je ne sais où, la remplit d'eau aux lavabos, redescend posément les marches. Hélas installe la cuvette au pied de la dernière marche. Il se recouche et déclenche le chahut afin de « rappeler » notre pion fétiche.

La suite se devine. Il accourt, il descend, il patauge, il fulmine. On se poile.



Liberté chérie

Changeons de registre. Un soir, Hélas, notre pitre, nous conte sa récente fugue nocturne et la relation sexuelle qui s'en est suivie. Son escapade m'a semblé bidon, même si cet animal est apte au pire. Cependant, je vais être sincère, j'ai gobé son histoire. D'ailleurs, je ne suis pas le seul si j'en crois le surprenant calme pendant qu'il relate son aventure amoureuse,

Toutes lumières éteintes dans le dortoir, le voici à nous expliquer, force détails à la clé, sa manière de courtiser les jeunes demoiselles. Je vous fais grâce de ses obscénités adolescentes quand il nous décrit par le menu ses caresses digitales. Sur le moment j'ai trouvé cela singulier.

On en arrive à l'essentiel, la pénétration. Hélas se met à nous révéler qu'il était à deux doigts, si j'ose dire, de se découper le gland avec un poil pubien de sa bien-aimée. Ce poil collé à l'orifice, en travers, s'opposait à tout accès intime, un peu comme une ceinture de chasteté naturelle. À quinze ans, je m'étais déjà imaginé des choses à propos des relations sexuelles, mais pas les dangers représentés par la toison pubienne d'une fille.

Je suis persuadé que cette histoire de poil tranchant a traumatisé plus d'un puceau à son écoute, ce soir-là.

**

Notre collègue n'est pas à proprement parler un univers concentrationnaire, l'espace est là. Seulement rester une semaine sans courir les rues de sa commune, c'est long.

À la cantine du vieux bahut, un haut-parleur diffuse la radio. En 1965, « Le pénitencier » de Johnny est un tube. Il devient notre hymne en raison du texte qui évoque la captivité. Dès que la chanson passe, tous les collégiens entonnent à l'unisson, beuglent devrais-je plutôt dire, les inoubliables paroles :

« Les portes du pénitencier »
« Bientôt vont se refermer »
« Et c'est là que je finirai ma vie »
« Comme d'autres gars l'ont finie »

Dans la même veine et la même année scolaire, un autre succès de Johnny, « Noir c'est noir », une reprise de « Black is black », nous rend autant hystériques. Seulement, on est devant un problème. La radio émet une fois l'originale, une fois la reprise. Rien ne permet de les différencier au début, les intros sont identiques. Nous restons un temps dans l'incertitude. Dès les premières notes jouées à la trompette, un lourd silence s'installe dans le réfectoire. Pendant les 28 longues secondes de l'intro, nous sommes comme dans l'œil d'un cyclone. Le temps s'arrête. Les couverts restent en l'air, les discussions s'interrompent, les rires se figent, nos oreilles se tendent vers le médiocre haut-parleur. Chacun espère les paroles en français.

L'anglais n'est pas notre point fort. Quand les « Los Bravos » gagnent, seule une poignée ânonne les paroles, les autres reprennent leur occupation précédente, ou font des discrets « Nin, nin, nin ». Par contre, si Johnny gagne le duel, deux cents ados se déchaînent à qui mieux mieux :

« Noir c'est noir »
« Il n'y a plus d'espoir »
« Oui gris c'est gris »
« Et c'est fini, oh, oh, oh, oh »

Ha, les fameux oh, oh, oh, oh. Je revois les surveillants sourire avec complaisance devant cette chorale tonitruante. Je me demande si on chantait juste.

Tout ceci pour dire que se faire la belle, en d'autres termes s'évader de l'enceinte du collège, est un sujet récurrent. Nous évoquons fréquemment le sujet sans oser concrétiser. Le risque d'exclusion temporaire ou définitive est la sentence. Notre bande est la seule à avoir tenté l'aventure, semble-t-il, si on l'excepte la fanfaronnade érotique de notre ami Hélas, dont la sortie nocturne paraît aussi extravagante que la pilosité de son amoureuse.

*
**

Décamper par l'entrée serait judicieux. Seulement repasser devant le bureau du directeur n'est pas pensable. On a une méga trouille de se faire choper. C'est pourquoi la rive du Grand Morin fera office d'issue de secours.

Une rivière borde l'école. Cet hiver d'ailleurs, nous avons eu droit à des vacances forcées. Sortie de son lit, à son habitude racontent les anciens, l'espiègle a noyé le C.E.T et la ville en partie. On comprend les classes sur pilotis.

Pour préparer notre évasion, nous nous rassemblons après les cours, sur le banc de l'atelier mécanique générale. On est cinq, assis, pensifs à contempler le grillage. Cette clôture est en piteux état. Recouverte par les lianes, les ronces et les orties, elle court en ligne droite jusqu'à un pont sur pratiquement cent vingt mètres, vers l'entrée du collège. Défoncé un peu partout, le grillage ne retient personne. À condition de le débroussailler, on peut sortir ou entrer sans contrainte. Mais bon, nous mis à part, qui aurait l'idée saugrenue de risquer une pneumonie consécutive à un plongeon dans l'eau glacée, par une nuit fraîche, sans lune, pour une balade le long du Grand Morin ?

Le banc et la berge du Grand Morin sont distants de trois mètres au plus. Gilbert le rigolo, s'approche du grillage, sort un couteau de sa poche et coupe un bout de liane qui pendouille d'un arbre. Il revient s'asseoir.

« Vous avez déjà fumé de la liane ? »

Pour moi, c'est non. Les lianes ont déserté Paris depuis des siècles. Mes copains n'ont jamais tenté l'expérience non plus.

« Je vais essayer. Si ça se trouve, on n'aura plus besoin d'acheter nos clopes. »

Gilbert recoupe sa tige et la gratte afin d'enlever les filaments. Il obtient un cigarillo, percé d'un petit canal au centre. La sève circule par ce conduit naturel. Plusieurs allumettes sont nécessaires avant d'obtenir un semblant de rougeoiement. Le bois finit par s'enflammer. Gilbert éteint la flamme et attise le bout rouge en soufflant dessus. On dirait un bâton d'encens. Hypnotisés, on en oublie notre projet.

Au collègue personne ne crapote, c'est réservé aux filles. Nous, on est des hommes alors la fumée s'inhale. Gilbert porte le morceau de bois à sa bouche. Comme avec une paille, il aspire. La fumée sort. Maintenant il fume son cigare en bois. La fumée pénètre au plus profond de ses poumons. L'expérience n'a pas l'air terrible vu qu'il se met à tousser et à cracher. Un tuberculeux en phase terminale. Le teint pâle, les yeux mouillés, il me tend son tison. Vaillamment, j'essaie à mon tour. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, plié en deux, je le propose à Alix. Écroulé de rire, les autres avec, il refuse. Je balance au loin la cigarette de la mort qui tue. Finalement Gilbert abandonnera toute idée de production cigarettière à bon marché. On revient à notre échappée.

En faisant semblant de rechercher un objet au sol, Alex et moi inspectons le grillage. Derrière les latrines, il s'est affaissé sous le poids des végétaux et d'une grosse branche morte. C'est ici que nous franchirons la clôture.

Le lendemain soir, genre je descends faire pipi, nous quittons le dortoir individuellement. Nous nous rejoignons à l'arrière des toilettes. On est deux à avoir pensé à la lampe de poche. J'éclaire l'endroit où le grillage est abaissé. Ni une ni deux, on le rabat davantage en le tirant vers le bas.

Chacun grimpe sur le grillage. Sa hauteur perd 20 cm par passage. Le dernier n'a plus qu'à l'enjamber d'un saut. Le retour sera plus aisé.

Nous voilà à marcher sur la rive glissante, à petits pas incertains, moitié courbés. On aurait dit des Sioux préparant l'attaque d'un bivouac.

Nous progressons à pas comptés dans le noir, écartant les branches, les lianes, tâtant du sol. Nous sommes au pont. La rue passe à cinq mètres au-dessus. Nous repérons un étroit passage qui nous amène vers elle. Remonter vers la chaussée n'a pas été pratique. On peut se figurer sans peine, des glissades, des jurons, des rires étouffés, des pantalons et des chaussures crottés. C'est un minimum. Tant bien que mal, nous réussissons à nous hausser sur le pont d'une rue déserte. Enfin libres !

Faisons un point GPS. Nous sommes à Coulommiers. À cette époque les champs céréaliers cernent Chelles, une ville de Seine-et-Marne trois fois plus importante située à seulement 20 km de Paris.

Problème. Sachant que pour aller de Chelles à Coulommiers il faut parcourir 40 km vers l'est, et qu'un kilomètre d'antan mesure plus qu'un kilomètre au 21^{ème} siècle, sachant qu'un soir campagnard tombe plus vite qu'un soir parisien, quelles sont nos chances de découvrir une source de vie à 23 h 00 passées ?

Alors, nous sommes partis à droite. Cinq cents mètres plus loin, du noir, un léger bruissement, des aboiements lointains. Rien, le néant. Revenus au pont, nous sommes allés à gauche. Encore quelques centaines de mètres ... un chat errant disparaît. Retour au pont.

- Qu'est-ce qu'on fait les gars ? Quelqu'un à une idée ?
- Oui ! Si on rentrait se coucher, demain y'a interro.

*
**

Une départementale, la rue Abel Prouharam, le Grand Morin, ceignent le collège. Au fond, un mur d'à peu près 100 mètres, la largeur du terrain, ferme le quadrilatère. Il part de la rue Prouharam longe notre dortoir et s'arrête au Grand Morin. Pareil à l'issue de secours, à droite de mon lit, ce mur nous intrigue, Alex et moi

En prenant du recul, par-dessus on voit le haut d'un hangar, bardage bois et tôles ondulées. C'est étrange, pas un son ne parvient jusqu'ici. Au cours d'une récréation, à la dérobée, nous nous sommes fait la courte échelle afin d'observer ce monde inconnu. C'est une usine désaffectée, pas un chat à première vue.

- Qu'en penses-tu Michel, on visite l'autre côté ?
- Obligé !
- On peut y aller ce weekend, on est consignés.
- Bonne idée Alex.
- N'empêche, c'est vachement haut.
- Te bile pas, on trouvera quelque chose.

Le dimanche après-midi nous entreprenons de faire le mur en passant par-dessus. La chance est avec nous. Derrière le dortoir, j'ai dégagé une caisse abandonnée prise dans les buissons. C'est suffisant pour se hisser sur le faîte.

À cheval sur le mur, on scrute les alentours. L'endroit est étendu. C'est un capharnaüm innommable, camion rouge disloqué posé sur ses essieux, futs rongés par la rouille, vieux cordages, ferraille en vrac, outils cassés, ramassis de saloperies. Après le hangar, une seconde construction est ouverte aussi aux quatre vents. Plus de portes, plus de fenêtres. En face, une pompe à essence déglinguée. Les bâtiments, parallèles au Grand Morin, sont bouffés par la végétation.

On se laisse glisser pour redescendre. On avance tous sens en éveil. Il ne manquerait plus qu'un chien nous charge, gueule grande ouverte et bave aux crocs.

Pas âme qui vive. On se détend.

Un petit extincteur en cuivre traîne par terre, non loin du camion. Il a la taille d'une grande bouteille d'eau minérale. Tout content de ma découverte, je le ramasse et le secoue. Alex se met à distance de sécurité. Je tourne la poignée placée sur le dessus du tube. Ça fait un léger « prout » et une poudre blanche en sort, de quoi éteindre un briquet anémié. Je secoue plus fort, tourne encore la poigne, plus rien. Je balance l'extincteur.

« C'est nul ce truc. ».

Alex entreprend de fouiller le camion. De mon côté, je vais voir plus loin. Les minutes passent, Alex m'appelle,

- Michel, viens voir.
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Regarde, un jerrycan. Il reste de l'essence au fond.

En effet, Alex me montre un jerrycan rouillé et cabossé.

- Tu veux faire quoi avec ?
- Mettre le feu dedans. Ça va être marrant !
- D'accord ! Mais avant, on fait un essai. Attends, je reviens.

Je retourne dans le hangar. J'ai repéré une soucoupe en métal, à moitié enfouie, dans un bric-à-brac. Je mets la main dessus et reviens au camion.

Je tends ma trouvaille à Alex. Il la pose sur le sol. Il y verse un fond de carburant, fait tourner le liquide, vide la soucoupe, en verse à nouveau, se redresse et la cale sur un fut, à hauteur d'homme.

Alex sort ses allumettes. Prudents, on s'éloigne le plus possible. Il en craque une et la jette en direction du fut. Le tir est trop court, elle s'éteint par terre. Il gratte une autre allumette qu'il lance aussitôt. Le bout rouge encore embrasé tombe pile poil dans la soucoupe...

Pas boum ! La flamme s'évanouit.

« Laisse-moi faire Alex. ».

Je me rapproche et verse un maximum d'essence dans le récipient. Ce coup-ci, le bras tendu au maximum, je trempe directement l'allumette en feu dans le liquide. Pichhhh... Pas une flammèche. Rien.

« Elle vaut rien ton essence⁴. »

On se dirige vers la maison aux portes arrachées. Les herbes folles l'ont envahie. Des gravats s'entassent au rez-de-chaussée comme à l'étage. On ressort déçus. Je lève la tête et aperçois un reste d'inscription peinte sur la façade. On devine le mot « Sapeurs-Pompiers ».

Alors on a repassé le mur en grim pant sur un éboulis. Ça ne fait rien c'était sympa quand même.



4. Le temps a passé et aujourd'hui je sais que nous avons eu affaire à du gazole, ou un liquide huileux quelconque. Heureusement. À température ambiante, si l'essence produit des vapeurs hautement inflammables, au contraire, le gazole n'en produit pas (ce qui explique sa présence dans le jerrican). Ce carburant est donc difficile à enflammer.

Au travail !

Les deux premiers trimestres confirment mon rang de bon élève. Alex et Jean-Luc me tiennent compagnie sur le podium. Les matières à fort coefficient sont l'atelier coef 10, la technologie coef 4. Les moins sont l'histoire, le sport, notamment.

La mécanique générale me plaît. L'atelier est scindé en deux. D'un côté, une dizaine de lignes d'étaux professionnels, à raison de quatre étaux par ligne, de l'autre côté les machines-outils.

Deux professeurs sont chargés d'enseigner l'ajustage. Le premier est un petit, rond de partout, extraverti aux yeux de fouine. Il porte une blouse grise qui lui comprime le ventre. Le second est un grand mince introverti, au regard vague. Il porte une blouse bleue. Les deux, c'est Laurel et Hardy en moins drôle. Monsieur Casier le petit gros jovial, dit La Caisse, sévit à coups de pied aux fesses ou de claques derrière la tête. Le grand mince triste s'en fout, il est dans son monde. Lunettes sur le front, pied à coulisse, un instrument de mesure, soudé dans sa main droite, tête baissé, il emploie ses journées à contrôler les cotes des pièces métalliques nées de ses machines.

Dans l'atelier on consacre notre temps à user des limes usées, des lames de scie usées, des forets usés. On scie un morceau d'acier dans une barre, puis on le lime, puis on le mesure, puis on le perce, puis on le remesure, puis on le relime, puis on le reresure. Après deux semaines de ce régime, on obtient une note et nos œuvres

disparaissent, à croire qu'ils les refourguent. Alors on refabrique une autre pièce à la difficulté augmentée.

Malgré cela, j'aime aller à l'atelier, c'est plutôt amusant. Ce n'est pas comme en classe où tu es attaché à ton siège. On peut aller de poste en poste sans se prendre un savon. On est souvent à demander de l'aide à ses voisins, où discuter carrément. De temps à autre, on se croirait sur un champ de foire. Alors La Caisse pousse une gueulante puis botte les fesses qui ne sont pas à leur place. Du coup l'ambiance vire au calme. Par la force des choses, le chahut revient. C'est inévitable, les outils sur le métal créent un tintamarre, donc on parle fort. Comme le prof ne s'entend plus réfléchir, il repart à nous crier dessus. C'est le mouvement perpétuel.

En fait, La Caisse, à l'image de Biscotte, est plus râleur que méchant. Le grand ne dit rien, il attend de rentrer chez lui.

En première année, la fraiseuse, l'aléseuse, l'étau-limeur, le tour, la rectifieuse nous sont interdits. Ce que nous pourrions usiner en un instant à l'aide d'une machine-outil, nous le réalisons en plusieurs heures avec des outils à main émoussés, des savonnettes en argot columérien.

*

**

Autant l'avouer, Monsieur P'tit Pierre Sergeant ne m'a laissé aucun souvenir prêtant à sourire. Ses cours lui ressemblent, sérieux et lourds.

Devenu chef des travaux à la force... du poignet, c'est une personnalité. Il est le n°2 ici. Lui aussi a fait son internat à Coulommiers. De ce fait, il connaît tous les coups tordus dont nous sommes capables. L'important en techno est l'interro écrite trimestrielle. Être mal noté n'est pas un bon plan. Vu sous cet angle, le premier examen s'est bien passé. J'obtiens un classement pépère qui met à l'abri des remontrances.

L'interro du second trimestre est proche. Comme la première fois pas de cadeau, il nous interrogera sur ses leçons les plus complexes. Alors que mes copains bachotent, je cogite. En définitive, je compulse mon cahier et recherche celles qui peuvent être retenues par ce prof normatif. La liste est pléthorique. Je fais un nouvel inventaire et examine surtout les chapitres qui représentent une vraie difficulté. Ma sélection arrêtée, j'apprends tout par cœur.

Le jour J, P'tit Pierre distribue les épreuves. À la lecture du document, j'esquisse un sourire, une bonne moitié des questions sont sur ma liste. Ça va être du gâteau.

Quelques jours passent. Un soir dans la cour, il arrête sa deudeuche à ma hauteur, en descend, me fait signe d'approcher. La nuit est tombée, son visage est indistinct. J'ai le trouillomètre à zéro. Mon excuse est prête « M'sieur c'est pas moi, je vous l'jure sur la tête de mon père ».

J'avance vers lui, sans hâte.

Sous les regards interrogatifs des élèves présents dans la cour, il m'entretient à voix basse. P'tit Pierre m'annonce sobrement m'avoir accordé la meilleure note du trimestre. Bon travail ! Il me félicite. Puis il remonte dans sa voiture et poursuit son chemin. La scène a duré deux minutes.

Je reprends ma respiration.

Maintenant, beaucoup viennent à moi. Curieux, les anciens comme les premières veulent savoir « T'es viré ? ». Je raconte. Illico, je deviens un demi-dieu. Sauf aux yeux de P'tit Pierre, je l'apprendrai à mes dépens l'année prochaine.

*
**

Au contraire de la mécanique et de la technologie, l'histoire n'est pas une matière essentielle. Les cours sont un entracte, le sport en moins fatigant. Les notes n'influencent pas notre classement d'où cette espèce d'indolence, sorte de répugnance à l'effort, pendant les leçons.

Nous avons relevé deux failles dans le comportement du gentil professeur. La première concerne son passé militaire. Sous-officier, il aime évoquer la guerre d'Indochine. Nous tentons parfois un pont entre ses cours et ses souvenirs de batailles. L'homme n'est pas facile à convaincre. Cependant un peu d'insistance accompagnée de minauderies chez nous, plus du vague à l'âme chez lui, nous mènent droit dans l'ancien empire colonial français. Et le voici à nous révéler ses hauts faits d'arme.

La seconde faille concerne notre ponctualité. La rigueur militaire a marqué à vie son rapport au temps. L'heure c'est l'heure ! Systématiquement, si on pointe en retard, deux minutes suffisent, à peine la porte entrouverte le résultat est garanti « Sortez monsieur ! ». D'ailleurs, par réflexe, ce professeur fiche dehors les indisciplinés. Il n'est pas rare d'apercevoir un quarteron de ses élèves occupé à faire tourner une cigarette dans la cour.

Selon l'humeur ou la météo, Alex et moi nous concertons un peu avant.

- On y va ?
- Pas ce matin, je préférerais glander avec les deuxièmes. Regarde, ils jouent aux boules.

Aucun copain n'a remarqué le côté automatique de sa réaction. C'est heureux. Un enseignant, même las, ne peut consentir qu'une moitié de classe ait envie d'être ailleurs pendant ses cours.

Par provocation ou désœuvrement, ce jour-là, Hélas ajoute le classique « poil au bras » à une phrase. Étant calme de nature, la guerre sans doute, le professeur ne moufte pas. Le gamin risque un « poil au genou ». Rires à peine maîtrisés d'un côté, sérénité de l'autre. Du coup, à chaque respiration, il balance des poil au dos, poil au sein, poil aux dents, poil au pied. Le corps entier y passe, on ne fait plus d'histoire, on fait de l'anatomie. Toutes les minutes la classe est en délire. Arrive un mortel « poil au cul ».

D'un coup, sans préavis, notre gentil militaire pète une durite. Enragé, il se rue sur le même, un poids plume. Il le chope au col, le

soulève de sa chaise, le fait atterrir en vrac sur son bureau d'écolier, le tire à l'horizontale et le traîne, à plat ventre, sur les autres bureaux devant, balayant stylos, règles, cahiers, trousse au passage. Arrivé à son estrade, toujours tenu par le col, il redresse notre infortuné copain. Les pieds touchant à peine le sol, à la force du bras, il l'amène vers la porte, l'ouvre puis le balance à l'extérieur comme on jette un sac poubelle. Aucun doute, son TOC est vraiment de mettre les gens à la porte. Hélas, trois fois hélas pour Hélas, ce fut son ultime fait de guerre. Insouciance + catastrophique bilan scolaire = exclusion. Les cancre sont priés de rester à leur place.

**

Une autre matière sans intérêt pour un ado revendiquant le droit au moindre effort, j'ai nommé l'éducation sportive. Monsieur Dercourt adore voir cavalier ses jeunes autour du stade. Or Alex et moi avons une aversion manifeste à l'égard des courses d'endurance. Au deuxième tour de piste, nous reclassons l'épreuve en catégorie marathon. Dans ces conditions, nous trainons les pieds. Tant pis pour le chrono. Le coefficient 1 octroyé au sport n'encourage pas à la combativité.

Ce second trimestre, le professeur prévoit un cross, trois tours d'un parcours monotone à travers la campagne boueuse. Le départ est donné. Alex et moi laissons partir les forcenés devant, c'est-à-dire la totalité des deux classes. La voie dégagée, nous leur emboîtons le pas sans précipitation. Vers le milieu du circuit, en gros 700 ou 800 mètres plus loin, isolés au point de ne plus voir personne, nous repérons au bord du chemin un discret poste EDF en béton.

« On reprend notre souffle ? », me propose Alex, son paquet de Gauloises en main.

« T'as raison, il est temps de se refaire une santé. ».

Adossés au transformateur, on s'assied sur une marche les fesses au sec. Il ne fait pas chaud, tout est humide. Alex allume une cigarette.

Au calme, nous refaisons le monde, en oubliant le reste. À l'instant de repartir vaillamment, les premiers du peloton étiré reviennent. Le second tour est entamé. Ils nous remarquent et amusés, nous font signe. Tous les suivants également. Pas fiers, on les encourage comme au marathon de Paris « Allez les gars ! ». Du coup, on se rassoit convaincus qu'attendre le dernier passage des coureurs, pour reprendre la course, nous évitera une fatigue inutile. Je sors à mon tour une cigarette.

Le risque de se faire pincer est nul, personne ne cafte au bahut et les nombreux participants masquent notre absence. Par souci d'honnêteté, nous décrétons de ne pas gruger, partis dernier, nous arriverons dernier.

À l'arrivée, malins, on fait style d'être essoufflés à mort. Dercourt, réjoui de voir ses deux traîne-savates à la limite de l'arrêt cardiaque, nous félicite. « L'important est de participer », ajoute-t-il, appuyé d'une tape amicale sur mon épaule.

Quand le jeudi après-midi nous nous retrouvons sur les stades-champs-à-patates communaux, là c'est sympa. On prend un terrain dans sa largeur et on tire les équipes. Ensuite on se déchaîne au football ou au rugby, selon la pelouse, le plus souvent un sol lunaire. Reste que, d'un point de vue effort, le sport collectif est moins contraignant. Quand t'es essoufflé, t'arrêtes les allées et venues ou tu deviens arrière. Si courir après l'ombre du ballon te fatigue, tu te fais remplacer ou tu passes goal.

Dercourt apprécie le rugby, il nous l'enseigne pendant ses cours. Entraînés par lui, les troisièmes sont désignés champions départementaux. Ils ont défait toutes les équipes juniors en lice. Ce formidable exploit leur permet de défier d'autres rugbymans, hors Seine-et-Marne.

Une équipe universitaire fait le déplacement. Le match aura lieu au stade d'honneur, ouvert pour la grande occasion, avec vestiaires,

tribunes, vraie pelouse. Les officiels, le directeur, le surveillant général, le maire et son premier adjoint, leurs épouses, sont de la sortie. Hormis le théâtre d'art et d'essai, les distractions à Coulommiers sont rarissimes. Ils sont installés aux places centrales, les meilleures.

Les autres ne sont accompagnés que de leur coach. Petits joueurs !

Sous les applaudissements du public, nombreux pour l'occasion, les deux équipes pénètrent sur la pelouse à petites foulées. Elles marquent déjà leur différence. Shorts longs, solides maillots rouge foncé rayé noir, numéro respectif imprimé au dos, chaussettes montantes assorties, chaussures cirées, les étudiants sont splendides. En comparaison, notre équipe dénote. L'économe du collège aurait-il détourné un lot de tenues dépareillées à destination d'un pays démunis ? La question se pose. Bref, nos héros columériens sont moches. Quand même, nous décidons de les encourager, ridicules ou pas.

L'arbitre lance une pièce en l'air. La bonne fortune nous sourit, nos dieux du stade engagent le match.

Pour ne rien rater, comme d'autres aficionados, avec Alex, nous nous sommes installés près de l'en-but des Rouges, derrière la ligne de touche. Ça va saigner, les nôtres sont fortiches.

Le coup d'envoi est donné. Pas de round d'observation, les bellâtres venus d'ailleurs bousculent d'entrée nos as du ballon ovale. En dix minutes nos maîtres ès mêlées sont à la ramasse. Un drop vicieux vient d'être propulsé entre leurs poteaux : Visiteurs 3 - 0 Coulommiers

« Courage les gars, vous allez nous rattraper ça ! »

Les équipes se replacent. C'est reparti. Comme attiré par un aimant, le ballon retourne du mauvais côté. Empoignade, course en solitaire, plaquage manqué. Essai transformé pour les perfides invités : Visiteurs 10 - 0 Coulommiers

Las de voir le jeu se dérouler dans nos 22 mètres, donc à l'autre bout du stade, nous changeons de côté. Un quart d'heure passe. Les Rouges essuient en permanence leurs crampons sur le dos de nos vaillants sportifs. Bien avant la fin de la première mi-temps, nous cessons nos témoignages de soutien. Dégoutés, nous regagnons la tribune muette.

Coup de sifflet final.

Les Rouges ont atomisé les Bariolés, 52 à rien.

Avec Alex, en spécialistes, nous analysons la rencontre. En conclusion, les fantaisies vestimentaires ont trahi nos conquérants seine-et-marnais. Se prendre une magistrale branlée par des frimeurs, sans marquer un seul point, ne peut s'expliquer autrement.



Fin de l'année

La quille est proche. Depuis que je dors dans ce grand dortoir, je m'interroge sur cette porte à droite de mon lit. Elle est là, à portée de main, mystérieuse. Elle est vitrée en partie haute. En se haussant sur un lit, on ne devine rien derrière. Fixé au chambranle, un boîtier métallique rouge clos par un verre. Dedans une clé est suspendue. Pendant des semaines, j'ai observé cette sortie de secours. Elle me fascine. Où peut-elle mener ? Notre cantine est sous le dortoir. C'est probable, un escalier derrière cette porte nous y conduira. Faut voir.

C'est dit. Accompagné de trois autres casse-cou, Alex et Gilbert, bien entendu, plus Philippe le chanteur, je décide d'aller en repérage

- Après tout, on risque quoi ?
- Euh ... je dis ça au hasard, être renvoyé.

Un soir, comme pour tous nos mauvais coups nocturnes, on laisse le dortoir s'endormir.

On est tous les quatre devant la porte. Derrière nous, 60 lits dans la pénombre et un silence rempli par les respirations, surtout celle de Pierre. On n'en mène pas large.

Je fais coulisser délicatement le petit carreau vers le haut (j'avais testé auparavant) et décroche la clé. Je la glisse avec précaution dans la serrure. Le pêne pivote sans bruit. J'ouvre la porte très lentement. Elle ne couine pas.

Sur la pointe des pieds, on pénètre à l'intérieur. Philippe referme. C'est le noir complet. Trois mètres en tâtonnant des chaussons et on

trouve l'escalier. On s'appuie au mur. On descend les marches une à une. Vers le milieu de l'escalier en colimaçon, une légère clarté se forme. Une lampe est allumée.

Je stoppe la descente. On écoute. Silence absolu. La lente progression reprend.

Au bas de l'escalier, une porte à demi-vitrée. On scrute à travers. On entrevoit des rayonnages remplis. Je baisse la poignée, la porte s'ouvre. On entre, quelques pas, un regard circulaire. Boîtes métal, cartons, bocaux géants, paquets divers emplissent les rangements. Pigé, c'est la réserve des cuisines du collègue.

Golden par quintaux, pâtes, conserves, huile en bidon, Port-Salut, camemberts, boîtes de Grosjean quadruple étage, caisses de légumes, pâtes de fruit conditionnées en cartons, légumes secs en sacs, on est dans la caverne d'Ali Baba.

On traverse la réserve, une autre porte, ouverte cette fois. Nous accédons à une vaste cuisine. Le néon allumé est là, au-dessus des évier. Dans les évier, des bassines.

J'ai un flash. Nous ne sommes pas les premiers à visiter cet endroit en douce. D'autres, un autre est venu avant nous. J'y suis. Le petit cachotier d'Hélas est déjà descendu. Je me suis demandé où il avait trouvé sa bassine pour le bain de pied de Têtard. J'ai la réponse sous mes yeux, ici évidemment.

Des parts de Babybel traînent sur une grande desserte alu, à côté d'une balance. J'adore. J'en prends un bout et mords à pleines dents. Le temps que le goût délicat d'un fromage en pleine décomposition atteigne mon cerveau, je l'ai déjà mastiqué plusieurs fois. Berk, berk, berk ! C'est pourri. Je recrache tout. Dégouté, je rejette le morceau avarié sur le plan de travail. Lancé trop loin, je le remets en place. Soudain, je me pétrifie. La desserte est constellée de crottes de souris. Pouah ! Mais c'est dégueulasse ici !

Perso, j'ai arrêté net la dégustation gratuite. Après avoir chouravé une poignée de pâtes de fruit, je me suis posté à l'écoute dans l'escalier.

Pendant ce temps, mes camarades terminent leurs emplettes, oranges, biscuits, chocolat, mais pas les pommes. J'aperçois Gilbert, notre amuseur permanent, s'empiffrer de confiture à s'en faire péter la sous-ventrière. Un vrai métronome avec sa cuillère à soupe. Elle disparaît dans la conserve puis dans sa bouche. Dans le même temps qu'il ingurgite la marmelade, il replonge sa cuillère, la relève et l'enfourne entre ses dents. Les troisièmes ne doivent pas lui en laisser des masses au petit déjeuner. Alex aime moins le sucre, il a jeté son dévolu sur un camembert. Quant à Philippe, dans son coin, il se goinfre de gaufrettes fourrées à la vanille, au rythme de deux à la fois additionnées, pour faire passer, d'une lampée de jus de pomme bu directement à un broc. À chacun son histoire.

Puis, les meilleures choses ont une fin, nous sommes retournés au lit avec nos provisions.

Nous avons visité la réserve une seconde fois. Pour finir, on s'est rendu compte de deux trucs. Un, on retrouvait cette bouffe à table. Deux, embarquer et partager quatre kilos de salade de fruits en conserve n'est pas pratique. Alors on a abandonné nos virées nocturnes vu les risques encourus. Né sous le signe de l'écureuil, Alex a emporté deux camemberts bien faits. Quant à moi, depuis je n'aime plus le ba, ba, baaaa, ba, ba, Babybel.

*
**

Les dernières semaines s'achèvent. Il reste un jour et une nuit avant les vacances d'été. La Caisse, le petit gros, flanqué de son collaborateur, le grand maigre, nous réunit devant l'atelier. Le temps est au beau fixe. Le prof nous demande,
« Qui n'a pas envie de travailler ? ».

Houlà, le piège ! Je pense à la blague paternelle. Lors de son service, le sergent demande aux soldats en rang d'oignons, « Qui sait jouer d'un instrument de musique ? ».

Trois, quatre mains se lèvent.

« Parfait, allez voir le pitaine, il y a un piano à déménager ».

J'en étais au piano dans mes réflexions quand La Caisse réitère sa demande restée sans réponse. Là, j'ai l'intuition qu'il y a un coup à jouer. Le prof est rusé, je sais, tant pis je prends le risque. Téméraire, je lève le doigt. Quelques secondes de flottement, mes potes de la bande se décident. On est six ou sept la main levée, la tête dans les épaules.

Le prof annonce,

« Ceux qui ont levé la main, dégagez derrière. Je ne veux plus vous voir de l'après-midi. »

« Les autres, à l'intérieur. Il y a les machines à démonter, à nettoyer, l'inventaire à réaliser, les outils à ranger. Allez, au boulot. ».

Derrière, nous avons découvert un cimetière. Des milliers de bouts de métal bichonnés par des centaines d'ajusteurs en herbe, taupinière géante oxydée par la pluie, élevée-là à la gloire de Vulcain, s'y trouvaient déposés. Nous avons espéré récupérer les nôtres, tranches de vie immatriculées. Peine perdue, il y en avait trop à examiner. Plus les angles coupants qui rendaient la manipulation laborieuse. De guerre lasse, nous avons abandonné nos souvenirs à la rouille. On a passé le reste du temps à fumer et à discuter en toute quiétude.

Avec le temps et la patience, peut-être aurais-je mis la main sur les pièces ajustées par mon oncle. En effet, je n'avais pas atterri par hasard à Coulommiers. Il y a douze ans environ, Yves Baudier obtenait son diplôme de mécanicien en machines agricoles. Promu modèle familial en bâtissant des routes et des ponts en Côte d'Ivoire, mon père, dont l'à-propos est remarquable, voulait que je décroche ce fameux sésame de la réussite sociale pour marcher sur ses traces.

En fouillant le cœur du tas de ferraille, j'aurais sans doute repéré son matricule gravé sur ses travaux. Son pied à coulisse estampillé 15, m'était parvenu en héritage.

De toute manière, impossible d'ignorer la présence passée du tonton. Je ne vous ai pas tout raconté. Retour en arrière. Dans le bureau du directeur, suite à mon faux pas envers Têtard la première semaine, au moment où je me prépare à recevoir une beigne, Moineau m'explique mon classement au concours d'admission. Au-delà de cette péripétie, autre chose le laisse perplexe,

- Yves Baudier est un parent à vous ?
- Oui, c'est mon oncle.

Ma réponse le laisse coi. Il en reste baba. Ma haute lignée me sauve de la correction directoriale. C'est pareil aux films quand le héros va être assassiné par son ennemi juré. Le méchant va porter le coup fatal et ... musique ... il découvre le lourd secret qui entoure sa naissance, celui qu'il déteste est son frère. Alors ils s'embrassent.

Le directeur ne m'a pas pris dans ses bras, il a préféré me rappeler combien Yves avait été un modèle pour tous, un parangon de gentillesse, combien il comptait sur moi pour suivre son exemple.

La discipline n'est pas ma matière de prédilection. Côté profs et surveillants, zéro pointé pour moi zéro cadeau pour eux. À chacun son camp. En revanche côté études, j'ai coiffé Alex au poteau en prenant la tête du classement général annuel, promo 67, premier sur soixante-huit. L'instant reste unique. Me retrouver aux côtés du distributeur de claques nostalgique accompagné de sa clique, devant quelque 200 élèves en rang, ensuite recevoir les félicitations plus deux bouquins, c'est bon pour le moral.



La dernière séance

Nous y voilà, c'est l'ultime soirée au centre. Vous avez déjà fait une bataille de polochon, n'est-ce pas. Mais en avez-vous vécu une, façon « Guerre des boutons » ? Organiser un tel événement demande trois concours de circonstance, aligner deux classes de 35 ados survoltés à l'idée d'être en vacances le lendemain, disposer d'un grand dortoir en voie de désaffectation, avoir des maîtres d'internat occupés à fêter la quille à leur manière, ailleurs.

À l'heure du coucher, réunion générale. Il faut clore l'année en beauté. C'est décidé, nous organisons une méga bataille de polochons, dans le genre Guinness des records. Dès lors, nous formons deux camps, les assaillants, les retranchés. Les assaillants dehors, les retranchés dedans.

Une fois seuls, nous bloquons la porte du bas. Puis, dans le fond du grand dortoir où nous nous sommes réfugiés, à partir d'un lit gigogne obstrué à l'aide de matelas, nous construisons dans la largeur une barricade haute d'un bon mètre, empilant d'autres matelas et des sommiers métalliques. Enfin, nous attrapons nos traversins et nous retranchons derrière notre fortification. Nous sommes prêts.

Alex agite un mouchoir par une fenêtre. C'est le signal. La guerre est déclarée, pas de quartier.

À l'exemple des châteaux forts assiégés, l'attaque se divise en deux temps. La première vague arrive par le pont-levis, la porte du bas. En à peine cinq minutes, elle est défoncée à coups d'épaule. Vraiment.

La seconde vague surgit des remparts. Ces salopards, qu'on n'attendait pas de ce côté, ont réussi à atteindre une fenêtre du premier en empruntant l'échelle du père Jérôme, l'homme-orchestre de la maintenance. Restée ouverte, ils n'ont eu qu'à entrer.

Nos copains envahissent le dortoir. Ils arrivent via le petit dortoir et la fenêtre. Ceux du fond sont menés par Jacques, le blond baraqué au pull kaki ridicule. Pas de doute, ce balèze a défoncé la porte. Au passage, donnant l'exemple, il saisit un traversin. Son arme brandie au-dessus de la tête, tel un chef de bataillon il galvanise ses fantassins avec des « En avant ! », « Sus à l'ennemi ! ». Les pas des soldats en pyjama résonnent sur le vieux parquet. En fonçant sur nous, Jacques en oublie son fameux déhanchement à la Presley. Moins nombreux, ceux des fenêtres arrivent un à un, en ordre dispersé et sautent à pieds joints sur les lits.

La section d'assaut se rassemble au milieu. Les derniers lits sont dégagés. Pendant ce temps, les chefs complotent à voix basse.

Nous attendons protégés par notre barricade. Tous se sont armés. La bataille rangée débute. Les éclaireurs entreprennent de démonter notre rempart en tirant dessus. De notre côté, on retient fermement sommiers et matelas. Rien ne bouge. Changement de tactique, nos adversaires d'un soir choisissent de grimper. Mauvaise idée. Ils sont soit repoussés par nos polochons massacreurs, soit tirés à l'intérieur pour subir le même châtiment. La bataille s'amplifie. Les timorés s'y mettent aussi.

Inlassables, on repousse nos camarades. L'affrontement dure. On s'épuise mais on tient nos positions.

Sans qu'on s'y attende, derrière nous, la porte qui conduit aux cuisines s'ouvre avec fracas. Jacques surgit en premier, suivi par Philipe et une escouade. Le bâfreur de gaufrettes nous a trahis. Pour nous prendre à revers, ce faux-frère a révélé le passage secret. Maintenant une demi-douzaine de gosses nous chargent. Côté barricade, deux sont montés sur le lit gigogne. Ils cherchent à nous

balancer un matelas sur la tête. Le mur côté ouest vient de céder, ils passent par dessus. On est envahis de toutes parts.

Cogne, frappe, tape, bouscule, agrippe, renverse. Boum sur le crâne. Vlan sur le thorax. Bing dans les jambes. Des taies séparées des oreillers cinglent les corps. Dans la mêlée, pas mal se trompent de tête et changent de camp sans le vouloir. Tant pis. Bam ! C'est pour toi celui-là.

Alex et moi avons coincé l'infâme Philippe. Paf, paf et repaf, nous lui administrons une avalanche de coups.

« Désolé Phil, on t'avait pas reconnu. »

Jean-Luc, ce soir t'aurais dû être pensionnaire, c'est le délire.

Alex finit par accrocher son traversin sur un sommier. À force de cogner à bras raccourcis sur ce qui se présente, à droite, à gauche, des plumes commencent à se disperser.

Remarquant le duvet voleter, Gilbert entreprend de trouer le sien. Il tire sur les coutures. Elles résistent. Il coince alors son traversin sous ses pieds et s'arc-boute, l'épais tissu en main. Et Han ! Une fois, deux fois, trois fois. Rien à faire. Mon ami se redresse. Il cherche une idée. Ses yeux croisent le boîtier métallique rouge de la porte défoncée. Le verre ! Il le sépare du boîtier et se met à scier la toile crasseuse. Le traversin est enfin entaillé. Il déchire la balafre de haut en bas pour achever le vaincu. C'est terminé, ses entrailles sont à l'air libre. Et le voilà à balancer les plumes en l'air.

Il n'en faut pas plus pour déclencher un carnage. Maintenant chacun cherche à exploser son oreiller, à part quelques rusés qui en profitent pour taper plus fort sur leurs copains affairés. Après avoir testés la toile indéchirable, certains filent chercher un outil. Ils reviennent, qui avec une paire de ciseaux, qui avec une lime à ongles, qui avec un canif. Les outils passent de main en main. En quelques minutes des dizaines de traversins sont éventrés. Le calme éphémère redevient

folie. Presque tous sont ressortis de l'abri pour se battre en terrain découvert. C'est la curée, l'assaut final.

Une tempête blanche s'abat sur le grand dortoir. L'horizon floconne. L'air est saturé de plumes et de poussières. Ça tousse, ça crache, ça s'étrangle, ça recrache. Mais rien n'y fait, ça continue de pilonner avec des polochons quasi vides.

Tard dans la soirée, nous avons déposé les armes, enfin ce qu'il en restait. Puis, éreintés, rompus, nous nous sommes affalés sur les lits, enfin ce qu'il en restait.

La bataille a été énorme, aucun survivant côté traversins, aucun blessé côté belligérants. Le lendemain, nous faisons nos adieux à notre vieux bahut.

Voilà pour la version officielle. En vérité, il y a eu un blessé, Georges. La veille, il me nargue pendant qu'on s'en grille une dans la cour. Sans doute se raconte-il qu'à une journée du retour chez soi, c'est le moment de montrer qu'il ne me craint pas. Pendant l'interclasse du matin, il m'asticote. Prudent, ce naze se met à distance, à l'abri des coups, prêt à déguerpir à la moindre réaction de ma part. Je le laisse médire et fume ma cigarette. T'inquiète mon gars, tu vas avoir de mes nouvelles bientôt, me dis-je intérieurement.

Avant que le combat ne débute, je le retrouve dans le petit dortoir. C'est là qu'il dort. Ni une ni deux, je lui écrase les roupettes d'un violent coup de pied assassin. Il s'effondre. À le regarder pleurer et se tordre de douleur sur le parquet, je regrette aussitôt mon geste. J'ai été trop violent, trop méchant. Tant pis, je le laisse à terre et retourne dans le grand dortoir me préparer.

Le pauvre passera sa soirée à geindre, couché sur son lit dans la position du fœtus, les mains entre les jambes. Du coup, je n'ai pas un si bon souvenir de cette fête. J'ai réellement craint pour sa santé. Pendant la bagarre, je m'extrayais du fortin, une taie à la main, le

drapeau blanc, traversais les lignes ennemis et, tel un garde-malade anxieux, j'allais à son chevet m'assurer qu'il était toujours en vie.

Le lendemain matin, je l'ai croisé sortant du réfectoire. À voir Georges debout dans sa blouse blanche flottante aux épaules, sincèrement, je me suis senti soulagé.

J'en termine avec lui. Écrire ce livre m'aura permis de répondre à cette question lancinante, « En vertu de quoi, était-il le seul à porter une blouse blanche ? ». Les nôtres, grises ou bleues étaient laides à côté de la sienne.

Le règlement général, au paragraphe « Trousseau et Matériel scolaire » lu pour l'occasion, apporte une réponse : [...] *les blouses sont fournies par le Collège, uniquement en faveur des élèves boursiers [...]*.

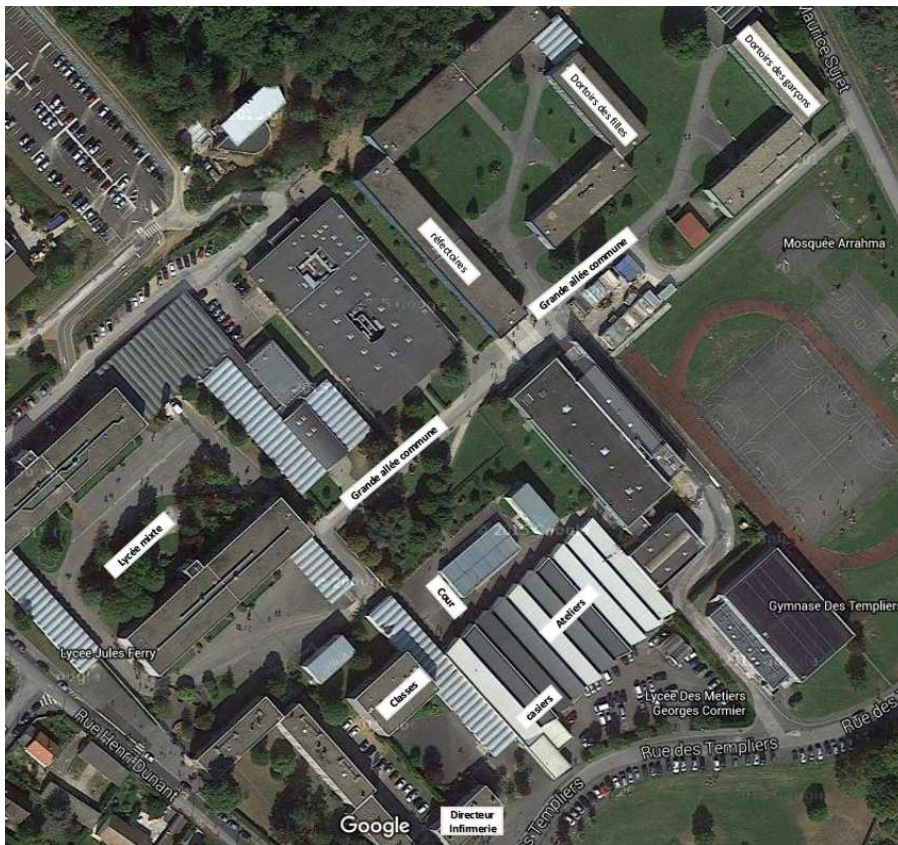
Ainsi son père, un nanti, n'ayant pas obtenu de bourse, lui aurait donc abandonné sa propre blouse d'opticien lunetier. Voilà pourquoi, c'est certain, mon pire ami arborait une magnifique blouse blanche ... trop grande pour lui.

Nombreux sont les parents venus récupérer leur fils lors de cette dernière journée. C'était le moment de s'entretenir avec le directeur. Pour ma part, je suis rentré chez moi en stop.



DEUXIÈME PARTIE

LE COLLÈGE TOUT NEUF



The show must go on

Changement de décor en cette rentrée 67. Le 18 septembre, nous intégrons un collège tout neuf. Les pouvoirs publics ont préféré le construire dans le haut de Coulommiers, à l'abri des caprices du Grand Morin.

Le nouveau collège apporte des améliorations inespérées à ses pensionnaires. Comparer les deux établissements revient à comparer le confort d'un bidonville à celui d'un hôtel de luxe.

Les ateliers, les classes, les réfectoires sont prêts à nous accueillir. Seuls les dortoirs sont inachevés. Les finitions sont en cours. La nouvelle literie reste à mettre en place, nous annonce Moineau, son éternelle Craven coincée entre ses doigts, debout sur un banc circulaire en béton, entourant un malheureux arbrisseau, au milieu de la cour noire luisante d'un goudron tout neuf.

- Vos dortoirs seront prêts dans deux semaines, tout au plus.
- M'sieur, alors on dort où ?
- En attendant vous êtes tous installés dans les études du rez-de-chaussée, sous vos futures chambres. Vos maîtres d'internat vont vous conduire.

La 2A et la 2B, nous cette année, se rassemblent et empruntent l'allée menant aux dortoirs, quatre immeubles positionnés à 250 mètres de la cour. Le nouveau collège est immense, plus grand que notre vieux bahut. Nous entrons dans le premier bâtiment. En haut

les dortoirs, en bas les salles d'étude où nos antédiluviens lits métalliques sont disposés en attendant.

Côté sanitaires, il n'y a pas photo. Avant 6 WC à la turque accouplés à 200 appareils digestifs d'affamés permanents, ne revenons pas sur les détails étronnesques dignes d'un camp de migrants. Aujourd'hui, de belles toilettes chauffées, en nombre suffisant.

Idem avec les ablutions. Lavabos et douches, eau mitigée à volonté, contre 10 vieilles cuvettes ébréchées sans eau chaude pour 75 ados frileux. Adieu les odeurs de porcherie bretonne.

Voyons les chambres. L'année dernière, deux dortoirs dont un géant, lits superposés par dizaines alignés comme à la parade. Désormais, sur tout l'étage, des unités ouvertes, donc sans porte, avec murets de séparation hauts de deux mètres. Les chambrées recevront six ensembles lits-armoires en bois.

Dans le prolongement de notre étude convertie en dortoir pour réfugiés météo, les toilettes, une pièce de repos. Nous déposons nos affaires. Ensuite nous retournons au préau.

*
**

Abstraction faite de la classe de mathématiques-sciences en gradins analogue à un amphi d'université, toutes proportions gardées, les autres salles n'ont rien de révolutionnaire, sauf à être neuves et réunies dans un immeuble unique. Le vrai renouveau vient des ateliers ultramodernes, machines-outils dernière génération, une quinzaine de forges, une batterie de postes à souder, de quoi garer une moissonneuse-batteuse et un tracteur. L'atelier auto est moins vaste quand même.

Deux réfectoires, grands, carrés, clairs, sont mis à disposition des collégiens. Cette année nous sommes entre nous. Fini les chefs de table, fini des parts congrues. Dorénavant huit copains partagent la

table et les plats. Néanmoins, avec Alex, on a occupé le troisième rang d'office. On ne sait jamais.

Le midi nous avons toujours droit à nos Valstar. Pareil à l'année passée, les décapsuleurs ne sont pas fournis. Ils sont remplacés par nos couverts. La manœuvre est connue. Tu glisses le plat du manche entre le verre et la capsule, tu places ton doigt dessous pour faire levier, tu abaisses d'un coup sec. La capsule se détache du goulot.

Notre nouveau réfectoire a son plafond floqué. En moins d'une semaine, un élève réussit à incruster une capsule dans le revêtement cotonneux tout frais posé. Il a donné tellement de puissance au basculement de sa fourchette que la capsule a fusé vers le plafond. Bilan, le midi, les spécialistes se précipitent sur les bouteilles et font sauter les capsules avec force. Quand une capsule reste plantée dans l'amiante, le champion obtient un succès d'estime. À la fin de l'année, notre plafond sera joliment constellé de capsules.

Si les boissons sont identiques, la nourriture (entre nous on dit la graille) l'est tout autant. Donc pas de révolution gastronomique, les cuistots sont les mêmes. Cependant, nous avons une nouvelle cantinière. Elle s'appelle Marie-Jeanne, une femme ordinaire entre deux âges. À première vue, elle n'a pas l'air marrante. D'un autre côté, et remettre en état et préparer matin, midi et soir un réfectoire salopé par des blancs-becs mal élevés, ne donne pas le moral.

Marie-Jeanne arrive avec son chariot par une porte battante. Notre table est là, après la porte. Impec pour être servi en priorité. Premier servi, premier sorti.

*
**

Vendredi soir, Têtard fait son comeback. Celui-là on l'aime comme on aime un bon programme de télé. « Super ! On va passer une bonne soirée. ».

Pareil au vieux bâtiment, un dortoir fait écho à l'autre. Quand l'un fait silence, l'autre démarre le ramdam. Seulement cette année, il y a

du nouveau dans la configuration de nos études-dortoirs temporaires. Elles se font face. Les deux salles, séparées d'un large couloir, ont les murs vitrés à mi-hauteur. Cerise sur le gâteau, les portes sont placées aux extrémités inverses. Ainsi, debout sur une tête de lit, on peut surveiller le surveillant et le voir cavalier d'une entrée à l'autre. Le guetteur se rehausse et contrôle les va-et-vient du susdit. Dès qu'il le voit rappliquer vers notre dortoir, c'est l'alarme. Le temps qu'il arrive tout le monde est recouché. Cet idiot entend nettement notre boucan du couloir mais il ne comprend pas la tranquillité dès qu'il ouvre la porte.

Pour coincer les responsables du chambard, Monsieur le futé, qui ne prête pas attention aux ouvertures le long du couloir, à une idée. Se mettre à quatre pattes, pour ne pas être repéré par les ouvertures justement, progresser ainsi vers notre porte, se redresser et l'ouvrir brusquement.

Certain de son invisibilité dans la semi-pénombre, le voici à ramper sur les mains et les genoux. Michel Leeb dans sa pub Baygon. Il s'approche, mètre par mètre, bien en vue au milieu de l'allée.

Maintenant imagez des gosses en grappes, en appui, par deux, par trois, sur chaque tête de lit, coudes sur les rebords des fenêtres, sur toute la longueur du dortoir, en train de se bidonner en silence à la vue d'un couillon qui rampe avec précaution sur le carrelage.

Intuition, moqueries entendues, il relève la tête. Il nous aperçoit mater au travers des baies, comprend qu'il se donne en spectacle, se redresse, fonce vers la porte et allume notre dortoir. Ça court de partout vers un lit. Un poulailler attaqué par un renard. Ça pouffe à en mourir sous les couvertures. Alors, il est resté là, planté, sans mot dire, jusqu'au calme, jusqu'à l'arrêt des rires étouffés.

C'est fichu pour les fenêtres. Pas grave, on trouvera autre chose.

*
**

Les vraies chambres sont enfin livrées. Les architectes ont pensé à notre confort, elles sont belles avec leurs meubles en bois clair, le linoléum, les peintures neuves. Plus silencieuses aussi. Seulement, créer des îlots de six lits a une conséquence inattendue. Les tentatives de perturbation générale échouent. Mobiliser en même temps tous les internes dans une grosse cacophonie est devenu impossible, les murets nous désunissent. La stratégie du diviser pour mieux régner joue à plein. Alors de guerre lasse, les vauriens des dortoirs se sont calmés ... un peu.

Un exemple concret. Dans le vieux dortoir, le vendredi après les cours, j'organisais par intermittence une descente seul ou à plusieurs. Je retournais, nous retournions, tous les lits simples, les lits à étages étaient protégés par leur difficulté à virer les matelas. Voir une enfilade de plumards sens dessus dessous, quelle allure ! Le chahut était lancé dès l'arrivée des premiers. Maintenant renverser les lits n'a aucun sens. L'intimité des piaules résultant des séparations ne permet pas d'avoir une vision globale du désordre. Les collégiens constatent les dégâts une fois dans leurs chambres. Résultat, le concert des « Génial ! » ou des « Ras le bol ! » a pris fin en l'absence de synergie.

Le lit en portefeuille sera délaissé, faute de spectateurs. Pourtant l'année dernière, cette blague était monnaie courante. Tout le monde pouvait se faire piéger, y compris les lits du haut, à hauteur des mains. Un peu de technique même si les couettes ont détrôné draps et couverture. Ça reviendra peut-être un jour.

- a) À deux copains, tu découvres le lit jusqu'au pied.
- b) Tu attrapes le drap de dessous, tu le replies jusqu'au traversin.
- c) Tu rabats le drap du dessus plus la couverture sur le drap du dessous plié en deux.
- d) Tu formes le rabat sur la couverture à l'aide du drap de dessous.
- e) Tu refais le lit au carré.

Avec ton lit en portefeuille, impossible de se glisser au fond, tes genoux restent dehors. À moins que les draps usés se déchirent d'un coup en introduisant trop fort les jambes. C'est arrivé !

Pour une raison technique, les petites chambrées ont sonné le glas des lits en cathédrale. Dommage, ce moyen de s'amuser aux dépens des potes était expéditif. On pouvait même se faire une série de trois ou quatre lits d'affilés. Ou plus selon l'humeur. La méthodologie était on ne peut plus simpliste. Ton copain couché, s'il dort c'est parfait, on s'approche du lit à plusieurs, on prend les pieds du lit et on soulève brutalement le tout à la verticale, contre le mur. J'ai testé. Difficile de s'extraire quand, à la fois, tu es immobilisé dans tes draps, la tête en bas, le corps qui cherche à descendre et que le matelas se tasse sur toi. Sans compter le mur qui t'immobilise. Le lit retourné intégralement est une variante du lit en cathédrale, mais à l'extraction rapide. Là impossible, lit et armoire sont fixés ensemble. Tout se perd !

Bien entendu, il nous reste le saccage des pajots. C'est rapide. Tu retournes le matelas et, dans le même temps, le vire du sommier. On a fini par se lasser. À moins de rester planté près du lit retourné, on ne voyait pas la réaction. Dans le meilleur des cas, on l'entendait, par-dessus les murets,

« Quel est le saligaud qui a retourné mon lit ? »

On était à cent lieues des rigolades à s'en faire péter les boyaux. Malgré cela nous avons innové. Mais bon, adieu la spontanéité.

Deux barres en fonte d'acier reliaient par tenon et mortaise la tête et le pied des vieux plumards. Le sommier reposait dessus. Même si la tête et le pied des lits actuels sont en bois - hum la bonne odeur de cire au début - au lieu des tubes soudés noircis à la crasse, une différence fondamentale vient des fixations. Des boulons rigidifient nos nouveaux lits.

Cela a suffi à donner une idée saugrenue à Gilbert « Que diriez-vous de remplacer les boulons par des allumettes ? ». Quel génie notre copain, suspendre un sommier sur des cure-dents. Ça, c'est du vice !

Après avoir emprunté la clé idoine à l'atelier, des allumettes ont remplacé les boulons fixés au sommier. L'opération dure moins

qu'une douche. Le démontage est d'autant plus facile qu'il suffit de surveiller les va-et-vient du couloir. À la moindre alerte, chacun regagne son lit et prend son air innocent.

La suite se devine aisément. À la moindre pression appliquée au matelas, le lit s'effondre tel un château de cartes. Pendant les semaines qui ont suivi, la paranoïa s'est emparée des dortoirs, vérification obligatoire du matériel avant de se glisser dans les draps.

**

Dorénavant les WC sont pléthoriques. Nous en avons aux ateliers, au rez-de-chaussée des classes, aux réfectoires, aux études. Au-dessus des lavabos est fixée une petite tige métal, inclinée vers le bas, perpendiculaire au mur. C'est un porte-savon. Sur la tige est enfilé un savon ovoïde, jaune soleil. Il ressemble à un mini ballon de rugby.

La première fois qu'on se lave les mains avec ce machin loufoque, on s'apparente à Jacouille la Fripouille dans une salle de bains. D'abord, on entoure le savon de ses mains mouillées. On frotte et ... le mini ballon rotatif tourne sur lui-même. Pas terrible, on abandonne la méthode normale. Maintenant, on bloque le savon d'une main et on frotte de l'autre. Pas plus convaincant. Alors on passe les paumes de chaque côté, de haut en bas ce coup-ci. C'est mieux, le savon ne tourne pas trop. Reste que l'opération est laborieuse car ce savon n'est pas moussant. D'un coup on comprend l'astuce, il faut branler le système d'une seule main ! On commence gentiment puis l'expérience venant, on s'active sur le bout. À en croire les ricanements bêtas, cela rappelle des moments intimes à beaucoup d'entre nous.

Avant d'aller visiter l'infirmerie, cette excitante anecdote nous conduit direct aux ateliers, direction les forges, deuxième partie du bâtiment. La première partie comprends les casiers, les WC, une classe, des bureaux, dont celui de P'tit Pierre. Néanmoins, afin d'éviter une interprétation douteuse de mes propos, j'affirme que

pendant mon internat, cette camaraderie renforcée par la promiscuité permanente, du lever au coucher, en gros seize heures par jour, n'a jamais conduit à des corps à corps ambigus. En tout cas, ça n'a jamais dépassé le stade du touche-pipi sous la douche et de la bite au cirage.

Focus sur le touche-pipi. Cela revient à enquiquiner un copain en tentant de lui toucher, voire saisir, les parties génitales pendant qu'il est nu sous sa douche. Le mieux est d'attendre qu'il se lave les cheveux. Vous le voyez, ce n'est qu'une variation du chat-bite, rien de méchant.

Focus sur la bite au cirage. C'est une forme de bizutage toujours en pratique. Je n'en ai entendu parler qu'en première année. Quatre gaillards chopent un souffre-douleur. Ils l'écartèlent façon moyen-âge. Un cinquième baisse pantalon et slip. Il prend une boîte de cirage noir et, d'une couche épaisse, lui enduit le sexe, les testicules avec. Le pauvre garçon est relâché sous les quolibets. Redevenir rose nécessitera plusieurs jours, du moins à cette époque où le Kiwi était un super colorant. Top marrant. Non je plaisante, c'est un jeu débile !

J'en viens aux forges. Au cinéma, chacun a déjà vu un maréchal-ferrant marteler un fer à cheval. Le charbon rougeoyant, le soufflet et l'enclume sont du décor. Nos forges à l'atelier, c'est pareil. Sauf qu'au lieu du soufflet en cuir actionné à la main, nous avons une puissante soufflerie électrique. Sinon le principe est le même, tu prends un bout de fer et tu l'enfouis dans le foyer à l'aide d'une pince. Une fois l'acier rouge-blanc, tu l'allonges, tu le raccourcis, tu le tortilles, tu le courbes, tu le plies. Bref, tu forgeronnes.

Alex et moi occupons un poste. Au fait, être toujours ensemble n'est pas dû au hasard. Son nom de famille débute par un A. il est donc en tête sur la liste des élèves. Quant au mien, BA, il arrive juste après. Premiers par les noms, premiers par les notes, c'était obligé qu'on se trouve. CQFD.

Sur le papier, forger est enfantin. La réalité est toute autre. Le métal chauffé à blanc se laisse façonner sans résistance. Dès qu'il

s'approche du rouge-noir on n'en fait plus rien, le déformer devient malaisé même en tapant comme un sourd. Sorti du foyer, l'acier refroidit à vitesse grand V, il faut le chauffer constamment. Autre détail, une fois le métal à la bonne température, le point de fusion est proche. En un mot, trop distraits, on retrouve nos chefs-d'œuvre informes.

Je vous propose un tour de magie. Vous laissez une pince dans le foyer. Vous papotez, vous papotez, vous papotez et... tour de passe-passe, la pince disparaît ! Vous verriez la tête du prof quand, le soir, on ne lui rend que ses manches.

Le moins fun reste les nombreuses brûlures. D'ordinaire la blessure est superficielle. Il suffit de se baigner la main dans le bac de refroidissement. L'eau froide calme la douleur un instant. D'autres fois, la blessure plus profonde nécessite un pansement. Filons à l'infirmerie.

*
**

L'infirmière est jeune et jolie. C'est une infirmière quoi ! Personnellement, jeune ou vieux, le corps médical ne m'a jamais fait fantasmer. A contrario, quelques-uns de mes compagnons, indisposés, fatigués, à peine blessés, se retrouvaient maintes fois entre les mains expertes de la demoiselle. Certains fanfaronnaient, imitant notre ami Hélas. C'est ce qu'il me semble aujourd'hui.

En cette année scolaire 67/68, nous avons bénéficié d'une visite médicale. En file indienne, slip kangourou sur les fesses, nous attendons d'être auscultés par le docteur. Notre infirmière l'assiste.

À cet endroit, les lectrices peuvent directement aborder le chapitre suivant, il est plus amusant.

C'est mon tour. Assis sur un tabouret face à moi, il applique son stéthoscope glacé sur ma poitrine.

- Dites 33.
- 33.

- Encore.
- 33 ... 33 ... 33 ...
- Toussez maintenant.
- Kof, kof.
- Plus fort.
- Keufff... Keufff...Keufff...Keufff
- C'est bon.

Il saisit un abaisse-langue qu'il enfonce dans ma gorge. Je manque de lui vomir sur les cuisses. L'infirmière tend sa cuvette haricot. Pas pour moi, pour lui. Il y dépose son instrument de torture.

« Tournez-vous »

Il suit la colonne vertébrale de son index. Il me retourne. Le médecin baisse mon slip. Mes attributs sont à l'air. Il attrape mon sexe, tire sur le prépuce d'un coup et découvre le gland. Waouh ! Je ne m'y attendais pas.

Il inspecte dessus, dessous, sur les côtés.

Il me recalotte,

Je me reculotte.

Il prend ses notes.

« Au suivant. »

Certains ont prétendu avoir attiré l'attention de l'infirmière au moment du décalottage. Petits prétentieux, se retrouver à poil devant des inconnus est un exercice pénible. Mon problème était ailleurs, je me concentrais sur P'tit Pierre afin de contenir une éventuelle dilatation sanguine.

*
**

Retour aux ateliers. Le grand bâtiment réservé à la mécanique est divisé en secteurs. On vient de visiter la fonderie, pardon les forges voulais-je dire. Il existe encore un espace dédié à la soudure, un à la mécanique auto, un autre à la mécanique agricole, où d'ailleurs vous assisterez à un concert prochainement.

Négligeons la partie ajustage. Il ne s'y passe rien d'étonnant, à part quand une pièce mal serrée dans le mandrin d'un tour outilleur, s'arrache dudit mandrin vers les 3000 tours/minute et termine sa course plantée dans un mur en béton. Chaud devant !

Par contre, je vous propose un tour à la division moteur. À l'école, on apprend sur bancs moteurs, une sorte de groupe électrogène dépouillé. Nous disposons de moteurs Diesel, du nom de son inventeur, et de moteurs à essence déclinés en version six, quatre et trois cylindres, en V, en ligne. Tous ne tournent pas. On y apprend à régler le ralenti, le calage d'allumage, l'écartement des vis platinées, l'électrode de la bougie, roder une soupape, démonter remonter une culasse, etc.

Fixé sur son bâti, un moteur est là à me tendre ses quatre cylindres. Les cours de mécanique pure n'ont pas débuté. Nous sommes d'ajustage, un atelier plus loin. On est en avance, aucun adulte dans les parages. Je provoque Alex.

- On le fait tourner ?
- Pas chiche !
- Tu paries combien ?
- Deux séquins.
- D'accord.

La batterie est branchée. Je tourne le démarreur. Le moteur tousse, s'arrête. J'insiste plus longtemps, pouf pouf ... pouf pouf ... c'est parti. J'ai gagné deux cigarettes, trop fastoche.

À ce moment, nous ignorons les deux spécificités d'un Diesel. La première est le bruit. Je me demande si vous avez une idée ce qu'un tel moteur, sans échappement, est capable de délivrer en décibels dans un atelier dont les murs génèrent un écho. Vous avez déjà remarqué ses claquements caractéristiques au démarrage « C'est un Diesel ! ». Sur les voitures modernes le bruit est contenu, capot calfeutré, habitacle insonorisé, pot à chicanes. Sur un banc d'essai, rien de tout ça. Les gaz sont en échappement libre. Le barouf est

dingue, mon cerveau se liquéfie. La pression acoustique générée par les explosions couvrirait un marteau-piqueur en action à deux mètres.

« Coupe le moteur », me hurle Alex.

J'ai beau chercher l'interrupteur, je ne le trouve pas. Horreur, ils n'ont pas prévu d'interrupteur. Mon copain crie, les deux mains en porte-voix,

« Débranche la batterie. »

Bien vu. J'ôte les deux cosses, elles s'enlèvent facile. J'attends. Nom d'un chien ! Le moteur continu sur sa lancée. Il pétarade comme dix Harley, c'est la panique puissance affolement. Alex se tape sur les cuisses.

Monsieur Laurent, notre futur prof de mécanique agricole, déboule en courant. Il sort un chiffon de sa poche et l'enfouit dans le collecteur, là où se fixe l'échappement. Le moteur cale aussitôt. Puis, il actionne l'extraction électrique et ouvre les vasisas. Les gaz brûlés s'évacuent.

Désarmé, le professeur, qui ne nous connaît pas encore, ne se braque pas contre nous. Pédagogue, il explique qu'un Diesel fonctionne par auto-allumage. Une fois démarré, il ne s'arrête plus, sauf à couper son alimentation en carburant ou en air. C'est la deuxième spécificité d'un moteur qui tourne au gazole.

J'entends mon père, « Michel, t'en rates pas une ! »

*
**

Les têtes de classe font peur aux profs, en général. Ils représentent le miroir de l'entendement d'un cours. Si ceux-là comprennent, les autres n'ont qu'à suivre. En revanche si un des premiers est à la traîne, c'est inquiétant. Primaire, secondaire, cycles de l'enseignement supérieur, l'établissement scolaire ne change rien à la donne, les génies en herbe sont craints.

La réaction d'un enseignant peut être perturbée face à un major de promo. Démonstration à l'aide d'un exemple symptomatique. Pour son tout premier cours, Monsieur Laurent, diéséliste le cas échéant, aborde les fondamentaux avec la charrue. Il part bille en tête dans ses explications technologiques et mécanistiques.

Certes, une année, j'ai passé mes vacances dans une ferme, pourtant mon bagage en matière de brabant est resté au vestiaire. J'en suis encore au néolithique côté exploitation agricole. Vite largué, je lève la main et risque le ridicule.

« Excusez-moi M'sieur, c'est quoi un soc ? »

Son visage marque la surprise. Il me toise sans vraiment me voir, il est dans ses pensées.

« Ils m'ont refilé un benêt », s'inquiète-il.

À l'évidence le prof a oublié le coup du moteur fou.

« Comment vous appelez-vous ? »

À ma réponse, il vise un document sur son bureau. Sur une liste s'inscrivent noms et classements de l'année passée. Il entend confirmer son pressenti, ce gars est le produit de parents alcooliques. Baudier est le premier patronyme tapé à la machine à écrire, non en raison de l'ordre alphabétique comme souvent. Pourtant il poursuit sa lecture. Il escompte un jumeau, un cousin, un homonyme, une orthographe voisine. Rien. Sans relever la tête, il fait « Ah ! ».

Son « Ah ! » ressemble plutôt à un « Merde ! », dit doucement, rien que pour lui. Il me regarde à nouveau et me dévisage. C'est visible, une fée m'a transformé en héritier du trône. Il s'adresse à tous.

« Qui ignore ce qu'est un soc de charrue ? ».

Silence dans la classe. Mes camarades, issus du monde agricole ou connexe, savent bien sûr.

À compter de ce jour, le prof me sonde à chaque cours pour s'assurer de ma compréhension.

Le quotidien nous offrait matière à vengeance. Avec le temps, abuser, provoquer, désobéir, harceler, était devenu une seconde

nature. L'anormal rendu normal. Déconner au collègue c'était comme dire merci ou s'essuyer les pieds sur un paillason avant d'entrer.

Un après-midi Alex va trop loin. Il me pousse à l'irrespect envers le professeur Laurent. Ce jour-là, le drame côtoie la bouffonnerie. Le couperet est passé très près.

Monsieur Laurent mesure 1,65 m. Il est trapu, puissant, notre prof d'histoire de l'année dernière 30 ans plus jeune. Travailler en sa compagnie n'est pas un pensum. C'est un homme placide ... jusqu'à un certain point.

Dans l'atelier, le professeur m'explique une tâche en me donnant les consignes. Notre dialogue dure. Pendant ce temps Alex redresse le carter d'une barre de coupe d'une moissonneuse. Cette machine nous a été confiée par un paysan local, la main d'œuvre est gratuite.

Donc Alex, accroupi dans le carter, le redresse à coups de marteau spécial carrosserie. Les impacts raisonnent dans l'atelier. Il remarque que Monsieur Laurent me parle. Par un réflexe irrépressible, mon super copain saisit le marteau à deux mains et se met à frapper la tôle plus fort.

En réaction, la cacophonie est courante dans un atelier, mon prof élève la voix. Alex est dans son dos, à une vingtaine de mètres. À regarder Monsieur Laurent, j'ai mon copain en ligne de mire. Réjoui, il martèle le métal avec violence. Le bruit remplit l'atelier. La réverbération est énorme, le prof s'égosille à présent. Je vais craquer. L'un hurle, l'autre tambourine comme un ouf.

Je me concentre sur les recommandations du prof et lutte pour garder mon sérieux. Des sourires en coin naissent, je résiste. Puis mes yeux fixent Alex. Ce saligaud tape, tape, tape à défoncer le carter. C'est fini, j'abandonne toute résistance. Je me gondole sans retenue.

Monsieur Laurent voit mon regard dirigé derrière lui. Il se retourne d'un bloc vers la moissonneuse. En une seconde il comprend, Alex, le vacarme, mon exultation. Enragé, il revient à moi. Il est blanc, ses

mâchoires sont serrées. Ses yeux me haïssent. Ses mains se referment et crient vengeance. Finis les rires, je prends peur et recule d'un pas. Mes bras se relèvent, prêtes à parer les coups. Cet homme va me réduire en bouillie.

Entre le professeur Laurent et nous deux, Alex et moi, nous entretenons une relation spécifique. Nous sommes les meilleurs et cela le rend prudent. Ceci explique peut-être sa réaction à la sonate marteau-carter. Il est parti se consacrer à d'autres élèves, sans rien dire, les poings au fond des poches.



Crimes et châtements

Pareillement au yin sans yang, désordre sans punition n'a aucun sens. Les rebelles passent à la caisse un jour où l'autre. Au choix, pied aux fesses, joue pincée, oreille tirée - cette année, les gifles ont cessé, relâchement disciplinaire ou circulaire ministérielle ? -, lignes, problèmes de maths, rédactions, retenues. À cela s'ajoutent les avertissements et les blâmes. Si ça ne suffit pas à recadrer un rétif, on passe à l'artillerie lourde, le conseil de discipline avec l'exclusion temporaire ou définitive. Hélas, le spécialiste du poil, en a fait les frais l'année passée. Pour moi, cela n'a pas dépassé le stade des avertissements.

L'an dernier, Kaiser, le pion qui te décoiffe sans prévenir, m'avait donné 500 lignes. Mes chaussures n'étaient pas assez propres à son goût. Je les avais réalisées en empilant six stylos, alignés, serrés par une attelle. Une fois l'angle de la pile bien ajusté, promis juré, j'écrivais six lignes à la fois. Quatre passages donnaient 24 lignes. En oubliant les encres différentes et les groupes de lignes parfaitement jumelles, c'était impeccable. Ainsi, à moins d'être daltonien et, en plus, d'avoir 1/10 à chaque œil, il était impossible de ne pas remarquer la supercherie. Mais je ne sais pourquoi, on croit toujours passer au travers. Pourtant le Père Noël est mort depuis notre tendre enfance.

Au fait, le surveillant ne me les a pas réclamées. Sûr, il avait oublié la sanction. Quelle peau de vache celui-là.

Monsieur Sergeant n'a jamais eu à attendre ses punitions. T'avais intérêt à les remettre dans les temps. Point barre ! D'ailleurs, ni moi, ni personne n'avons tenté de manœuvre dilatoire.

« Monsieur, j'ai pas fait votre punition parce mon père m'a obligé à l'aider aux champs. ».

Comme Parisien, qui sait, j'aurai peut-être choisi l'excuse pose des papiers-peints. Non mais sans blague, une blouse restée au vestiaire est déjà tarifée à une baffe, je suppose que pour une punition non rendue, on se retrouve aux urgences. Son intransigeance est terrible, en voici un exemple.

Du préau, pour entrer dans le bâtiment affecté à la mécanique, une double porte s'ouvre sur un long couloir qui mène à l'entrée des ateliers proprement dit. Dans ce couloir, une première porte à droite débouche sur un grand local où sont remisés nos casiers individuels, au moins deux cent cinquante. En face des casiers, les lavabos avec leurs savons bizarroïdes. Plus loin, en se dirigeant vers les ateliers, une classe plus les bureaux du personnel atelier. Monsieur Sergeant a le sien.

La journée se termine, nous sommes encore pas mal à retirer et ranger bleu ou blouse dans nos casiers respectifs. C'est à ce moment que le Chinois vient nous chercher querelle. Parlant peu, le genre taciturne, pratiquant le karaté, le genre Bruce Lee, le gars est... heu... disons différent.

À l'occasion, il s'entraîne en public. Le troisième année coince un jeunot. Il le plie en deux comme pour un saute-mouton, puis le façonne à son goût, plus haut ici, plus bas là. La position idéale obtenue, il enjoint à son sparring-partner commis d'office de ne plus bouger. Le voilà à sauter, à ressauter par-dessus le gamin pétrifié, jambe en avant en poussant des cris. Quand le karatéka a fini de bondir, il lui envoie ses poings par séries, un coup le gauche, un coup le droit, qu'il stoppe à cinq centimètres de son visage tout crispé ou de son estomac tout rentré. Bruce Lee je vous dis.

Dans l'ancien bahut, les troisièmes années avaient décidé d'organiser un combat entre un des leurs et le Chinois, un deuxième année à cette époque. Ils avaient choisi L'homme pour les représenter, rappelez-vous le géant au profil de bûcheron qui m'avait emprunté à vie mon premier paquet de cigarettes.

Le jour dit grande réunion sous le préau. Comme pour un spectacle de rue, les présents forment cercle autour de leurs champions. Vu de loin c'est David contre Goliath.

Le grand serre ses battoirs, adopte la position d'un boxeur campé sur ses jambes et attend l'ordre de cogner. De son côté, pas intimidé, le petit chauffe ses muscles, fouettant l'air de ses pieds puis de ses mains. C'est parti pour le premier round. L'un et l'autre se méfient, se tournent autour, se jaugent par des feintes. Enfin, ils se rapprochent. Le grand envoie un coup de massue. Le petit esquive et réplique par une attaque du pied. Il atteint la cuisse. Le grand recule, essuie son pantalon et se marre.

« Arrête, tu me chatouilles. », dit-il à la cantonade.

Les spectateurs rigolent et applaudissent. Les deux coqs se remettent en position. Ils se cherchent, avancent, reculent, font style de frapper... et la cloche du collège sonne le rappel. Fin du combat. Dispersion générale. Direction les classes.

Velléité, doute, respect, la suite n'a pas eu lieu. La confrontation en est restée là.

J'en reviens au chercheur de noise. Le Chinois vient de pénétrer dans notre rangée. L'ensemble des casiers, fixés côte à côte, forme trois couloirs. Un par promotion. Donc il s'avance dans le nôtre, improvisant un kata, sorte de combat fictif contre des ennemis imaginaires. Il fait mine de taper sur un copain. Celui-ci se recule. Il dirige ses coups bidon vers un second élève. Celui-là se recule aussi. Pareil avec un autre. Et encore un autre. Il remonte vite la rangée car tous choisissent la prudence, se plaquant contre leur casier. Il faut dire qu'un Asiatique qui pratique un sport de combat, sa seconde

langue maternelle, juste sous ton nez n'encourage pas à la bravoure. Encore un simulacre d'attaque puis le Chinois s'en prend à moi. Il feint un direct au torse enchaîné d'un coup de pied au visage, me forçant par réflexe à me protéger.

C'est à ce moment précis que je vire au blanc. D'un geste brusque, j'ôte mes lunettes et les tends à Alex.

« Tiens-moi ça. »

Deux raisons à ce geste. Un, convaincu de prendre des gnons et ainsi retrouver mes carreaux en miettes par terre à l'instar de Georges, je choisis de les mettre à l'abri. Je n'ai pas de père opticien, moi. Deux, en langage universel mon attitude signifie « Tu commences à me chauffer les oreilles et je m'en vais te frotter les tiennes. »

La soudaine poussée d'adrénaline libère mon culot. Aussitôt les lunettes hors d'atteinte, je me retourne vers l'intrus, le menaçant de mes poings. Surpris, il fait un pas en arrière afin d'éviter le contact. Enhardi par sa retraite inattendue je m'avance toujours les poings fermés. En manque d'espace pour s'esquiver sur les côtés, le couloir est étroit, le Chinois en position de combat poursuit son repli stratégique. De mon côté je continue mon avancée avec la ferme intention d'en découdre avec le frimeur.

Les copains m'encouragent. Les cris résonnent entre les casiers métalliques. Je lance poings et pieds au hasard. Comme L'homme, je tape dans le vide. Malgré tout mon adversaire recule encore.

Les travées entre casiers aboutissent à un couloir transversal formé par le mur du fond. Le Chinois dos au mur se redresse. Ses mains se relâchent, ses bras reviennent le long du corps. J'arrête ma progression. Pendant une poignée de secondes il me regarde sans émotion apparente. Puis il s'en retourne vers son couloir.

Je regagne mon placard. Alex me tend mes précieuses lunettes.

- T'es fou ! T'as pas eu peur de lui, s'étonne-t-il stupéfait.
- J'ai pas eu le temps d'y penser, cet abruti m'a énervé.

- N'empêche. T'as sans doute pas fait gaffe mais personne n'ose lui prendre la tête.
- Ce chinetouque fout peut-être les jetons à tout le monde, moi il m'énerve.
- En tout cas, je peux te dire qu'il a gardé son calme. Sinon il t'aurait massacré.
- Ha tu crois ça toi !

Pendant qu'Alex m'asticote, selon lui le Chinois m'aurait transformé en crêpe pékinoise s'il avait voulu, le local se vide. Les externes rentrent, les internes se dirigent vers les salles d'étude. Nous, on traîne, histoire de ne pas retomber nez à nez avec le maître es mawashi geri.

Au sortir du vestiaire, nous sommes parmi les derniers, nous croisons un bleubite embarrassé devant son casier. Il a égaré sa clé de cadenas. Protecteurs, nous lui transmettons notre expertise en matière d'ouverture d'urgence d'un placard verrouillé.

Si on excepte les « confiscations » sauvages des troisièmes années, genre « Passe-moi une taffe ! » et le gars file avec ta clope, le vol est rarissime. Un nouvel élève, rentré en cours d'année, s'est fait pincer à faire nos poches. Le lendemain conseil de discipline, expulsion définitive. Fermer son casier par un cadenas évite quand même les emprunts "accidentels".

Forcer un cadenas, le modèle importe peu, est élémentaire. Tu défais ta ceinture, tu la glisses dans l'anneau, tu l'appliques à plat sur le corps du cadenas, tu saisis par-dessous les deux morceaux de cuir, tu les tires vers le bas d'un grand coup sec. Klong ! Le cadenas est ouvert et ... bon à jeter.

Le tendon d'Achille d'un cadenas est son pêne, une pièce interne. En tournant la clé, il rentre dans son logement, l'anse se débloque. Cette petite pièce triangulaire ne résiste pas à la pression. D'accord, on ne

gagne pas à tous les coups. Parfois le cuir se déchire, parfois le pêne résiste. Là, une bonne scie empruntée à l'atelier s'impose.

En cette seconde année, les dortoirs sont au diable vauvert des casiers. Si tu laisses ta clé dans ta piaule, il te faut trouver le pion, lui demander la clé du dortoir, cavalier comme un fou chercher ta clé oubliée, revenir dare-dare, courir après le pion qui a disparu depuis, lui rendre sa clé, puis foncer au bureau du surveillant général solliciter un billet de retard. Infernal !

Pour pallier le problème des clés perdues/oubliées, Monsieur Laird a doté chaque élève d'un cadenas spécial. Il s'ouvre avec sa clé à lui, une clé passe-partout. Ça n'a pas fait long feu. Au début, le sourire en coin, le surgé se déplaçait et procédait à l'ouverture. Parce que ras la frange des dépannages matinaux, l'outil miracle est transmis. Au tour des maîtres d'internat. Débordés eux aussi, ils ont fini par confier leur clé aux étourdis en perdition. Ainsi, des passe-partout, aisément duplicables en atelier, se sont mis à circuler ... partout dans le collège. Puisque le double d'une clé était facturé, les passe-partout ont remplacé de jour en jour les clés originales.

« S'il te plaît, tu m'ouvres avec ton passe, je ne sais pas où est ma clé. »

L'idée génialissime du surgé n'a pas résisté à l'épreuve du temps. En deux mois, on est revenu à la méthode traditionnelle.

Assez divergé, revenons à notre fanatique du châtiment exemplaire. Après avoir mis fin à l'oppression chinoise et joué les bons samaritains auprès d'un première année, Alex et moi quittons les casiers. Tranquilles, nous nous dirigeons en devisant vers la sortie. Par-dessus mon épaule, j'aperçois P'tit Pierre quitter son bureau. Il s'oriente à pas résolu vers la sortie également. Nous sommes à la porte, 20 mètres nous séparent. Je pourrais fayoter, l'attendre et lui ouvrir en portier d'hôtel, je pourrais la laisser se refermer seule grâce à son mécanisme de rappel. J'ai préféré une combinaison, pousser au

maximum la lourde porte vitrée afin qu'elle soit entre-ouverte à son arrivée.

Nous sommes en hiver, le chef des travaux est chatouilleux à l'endroit des échanges thermiques entre ses ateliers et le préau. Les factures de fonctionnement liées à la mécanique lui incombent, dépenses d'énergie comprises. Entre ses anciens locaux chauffés au bois et son bâtiment démesuré chauffé au fioul, il a gagné en stress. L'aide-comptable devient contrôleur de gestion en un quadrimestre, belle promotion.

La porte restée grande ouverte dix secondes le fiche en rogne séance tenante.

« Monsieur Baudier ! Restez ici ! », crie-t-il.

Pour avoir explosé son budget non maîtrisé, cette peau de vache me sanctionne d'une punition démente, 20 « technos » à lui remettre dans une semaine. Une techno est une leçon de technologie qu'il faut recopier dans son intégralité. Au moins trois pages super size d'explications à réécrire plus les dessins à reproduire. À comparer, l'autre manque d'ambition avec ses 500 lignes.

En salle d'étude, je rapporte mon infortune aux copains. Trois se proposent de m'aider. Je sors mon cahier de techno. On le feuillette et on s'accorde sur un cours d'une longueur moyenne. Le gaillard est un retors, nous le savons.

Nous nous mettons à rédiger ses technos de malheur. Mes potes m'en font trois chacun, je me tape le reste. Une semaine laborieuse se passe et la péno s'achève dans les temps. Vingt technos au titre souligné, bien propres, bien dessinées, bien écrites aux stylos noirs. Je les lui apporte dans son bureau.

Il se saisit du paquet, examine la première copie. Posément. Il la soulève et examine la seconde. Il la soulève et la joint à la première copie. Le rythme s'accélère. Il lit la troisième, qu'il soulève pour regarder la quatrième, recommence avec la cinquième, la sixième, jusqu'à la vingtième, sans se lasser. Il pose la première copie sur son

bureau, reprend une à une les 19 autres, les déchire et les jette dans la corbeille au fur et à mesure. Mes yeux s'écarquillent, je suis affolé.

« Parfait ! » lâche-il enfin, un sourire bienveillant aux lèvres.

Il me tend la rescapée du génocide technologique.

« Cela nous en fait une. »

« Il nous en manque 19. », ajoute-t-il.

« Toutes différentes, pour la semaine prochaine, s'il vous plaît monsieur. ».

Ah, ce vouvoiement et ces « monsieur » complaisants. Vu sous cet angle, le personnel du collège s'est toujours montré respectueux envers les élèves, en toutes occasions.

*

**

D'après Darwin, le règne animal s'est adapté à son environnement. Il a raison. Pas plus stupides que la faune des Galápagos, nous les collégiens, on s'est adaptés au nouveau bahut.

L'année dernière, au vu des plats, à tout seigneur tout honneur, les troisièmes organisaient le chahut au réfectoire.

On avait droit quelquefois à un camembert. Coulommiers a beau être le berceau d'un excellent fromage à pâte molle, suivant les lots, ceux qu'on nous sert sont en plâtre plus ou moins solidifiés, pris disent les pros du bâtiment. Pour être mangeable, le fromage doit subir un traitement spécial. Un ancien le saisit à pleine main, celui d'en face prend son assiette et la présente au lanceur. Pour éviter de se prendre le fromage en pleine poire, le stoppeur positionne l'assiette loin de lui, les bras tendus. Le clacos est alors projeté avec force vers l'assiette. Quand il heurte la cible en plein milieu et à plat, il s'écrase. Un camembert doit être aplati autant de fois que nécessaire tant qu'il n'est pas à point.

Cet exercice demande du savoir-faire car le fromage peut arriver à cheval, moitié dehors, moitié dedans. En plus, les chocs successifs affinent son épaisseur en augmentant son diamètre. Comprenez. Le morceau hors l'assiette, coulant éventuellement, continue parfois sur sa lancée et atterrit au hasard, suivant l'angle et la violence de l'envoi. Maintenant imaginez qu'une moitié du réfectoire, insatisfaite du fromage servi, s'adonne à cet exercice. C'est forcé, des bouts s'envolent au gré des circonstances. Sans compter les parts découpées dans les assiettes prêtes à être avalées, elles se mettent à voyager itou. Alors, le repas tourne mal, de l'avis du surveillant. Saleté de gamins ! Mais tout est bien qui finit bien. Un camembert pour huit crève-la-faim, c'est chiche. Pour cette raison, la plus grosse partie est récupérée, réhabilitée et mangée, sans chichi.

Tout volait d'un bout à l'autre de la salle quand le surveillant avait le dos tourné, à essayer de coincer un coupable à balancer des grenades molles. Le mot d'ordre était « les bleubites, interdiction de bouger dans les rangs ». Ainsi, pour ne pas être repérés, nous restions figés, même touchés en plein. Tout ceci nous amusait moyen, voire pas si nos petits suisses devenaient munitions. Cependant, plus stupide que méchante, la bagarre était rapidement circonscrite à coups de sanctions.

En juin, les pions ont relâché la pression et laissé filer un peu. En se réfugiant sur le seuil de l'entrée, prêts à sortir d'un pas en arrière, ils se protégeaient des dégâts collatéraux, tout en profitant du spectacle. Boucliers humains debout pendant la bataille rangée, la tête dans les mains, nous attendions les pommes de terre à l'eau nous exploser dans le dos. Les pauvres blouses. En fin de compte, c'était drôle, surtout quand ton voisin s'en prenait une dans le cou.

C'est fâcheux, notre nouveau réfectoire ne diffuse plus les chansons. Toutefois, la configuration des lieux offre des facilités pour se détendre du stress des études.

Le collège neuf dispose de deux belles salles de restaurant. Les architectes ont vu grand. Autant celle du vieux collège était

commode à surveiller, tout en longueur avec une enfilade de tables à gauche et une à droite, autant celles du nouveau ne l'est pas. Les surveillants sont contraints d'aller et venir entre les nombreuses rangées. Cette nouvelle disposition offre des angles morts aux élèves. Pas malins les archis, le pion ne peut embrasser d'un coup la totalité des tables. Il déambule entre elles, à l'affût des interdits. Dans ces conditions, il est facile de réaliser ses coups en douce.

Animer le réfectoire est chose habituelle, surtout le midi. Cela prend plus ou moins selon les méthodes.

Débutons par l'immortel « On a faim ! On a faim ! », vociféré *ad libitum* en cognant violemment la table de nos couverts. Couteau d'une main, fourchette de l'autre, pas de timides, tout le monde participe. En un instant, on obtient une frappe métronomique à rendre fou.

La vaisselle qui se fracasse sur le sol obtient un franc succès aussi. Seulement, il faut payer les pots cassés. Le verre Duralex est tarifé 0,50 franc, presque 1€. Prohibitif, sauf à se cotiser. Cinq centimes par-ci, dix centimes par-là, les copains sont joueurs. Une fois toutes les tables informées, gliiiing ! Mais bof, après le classique « Faites chauffer la colle ! » hurlé sur tous les tons, l'ambiance retombe souvent.

Le lancer de petits pois, haricots, lentilles, riz, Mousseline, profite d'un procédé simpliste. Tu remplis une cuillère à ras bord et discrètement tu catapultes derrière. Soyons honnête, l'impact reste passable. Même projeté avec force, le petit pois ne vole pas loin. La pluie se limite aux deux tables périphériques. Quant à la purée, lors du lancement, elle reste un tantinet collée au couvert. Du coup elle va encore moins loin et la précision laisse à désirer. Malgré tout, la projection de nourriture demeure intéressante, il arrive que les victimes se rebiffent. Ne sachant d'où provient le tir, elles ripostent au hasard. Alors le duel devient échauffourée.

Nous avons abandonné les aliments aériens rituels pour les remplacer par deux basiques, fournis en quantité, le pain et l'eau que nous

avons mixés. Quand quelqu'un se dispose à semer la panique, il coupe des bouts de pain et les fait tremper dans l'eau. Du pain gorgé d'eau ça fait splash en tombant, sur le sol, sur une table, sur une tête. C'est d'ailleurs l'objectif à atteindre. Le pain détrempe est lancé en l'air. Comme un missile sol-sol, il décrit une belle courbe et ... la guerre est déclarée. Aussi sec, les premiers quignons flottent dans les brocs et, si le mot exponentiel a une réalité, il s'applique ici. En une minute, nous passons de morceaux épars à une pluie battante de bouillie farineuse.

Une fois la bagarre a tellement pris d'ampleur que le surveillant, se précipitant au dehors, s'en est allé quérir le surgé. La punition a été double, nettoyage du réfectoire et colle un samedi pour tous les « chefs de tables ».

Marie-Jeanne, déjà peu souriante, nous a carrément fait la tête pendant des jours. Pas un mot, pas un regard. Puis elle est redevenue zen, c'est-à-dire pas souriante.

L'année scolaire se termine. Alex, Jean-Luc et moi confirmons notre leadership, trustant les trois premières places.



La troisième année

Mai 68 n'a pas eu d'impact sur nos études. Quelques jours de repos forcé et la disparition ponctuelle des brunes, Gitanes et Gauloises, sont les seuls événements notables au collège. En revanche, en cette rentrée 68, l'année de l'examen, le règlement général va évoluer.

Jusqu'à présent, la cigarette était autorisée dans les collèges et les lycées. Septembre 68, s'en griller une petite pendant l'interclasse est interdit. Mince !

Jusqu'à présent, les troisièmes années, nous aujourd'hui, avons le droit de pourrir la vie des bleubites. Septembre 68, le bizutage est interdit. Mince !

Jusqu'à présent le classement des élèves s'établissait à partir des notes obtenues. Septembre 68, la notation alphabétique sera favorisée par rapport à la notation habituelle. Génial !

En effet, la notation se modernise. L'Administration déclare la guerre à l'échec scolaire. À bas les notes chiffrées, vive les évaluations alphabétiques. À bas les classements discriminants, vive l'homogénéité dans la hiérarchie. À bas la tyrannie des moyennes, vive l'opacité des résultats scolaires.

En cette nouvelle année, l'Éducation nationale s'est ligüée contre nous deux. À l'évidence, elle a tout fait pour que nous continuions à être indisciplinés.

Premier constat, avec sa nouvelle lubie, décréter un soi-disant meilleur moyen de classer les élèves sans les décourager, le ministère nous a encouragés à glander. Pourquoi s'embêter à être premier si les premiers disparaissent ? Tant pis, mon alter ego et moi étudierons de

quoi faire bonne figure. Nous en profiterons pour apprendre à jouer et nous perfectionner aux échecs et au babyfoot, le jour, le soir, la nuit.

Deuxième constat, avec l'arrêt du bizutage, il a bien fallu se réorienter. À vrai dire, l'interdiction ne m'a pas frustré longtemps. En début de cette nouvelle et dernière année, avec Alex, nous nous sommes imposés à une table de bleus, avec la ferme intention d'ignorer la loi. Ah mais ! Le résultat obtenu a été médiocre. Au fromage, un nouveau s'est rebellé contre notre autoritarisme. Le partage du camembert par Alex selon la maxime « un pour tous, tout pour nous » ne lui convient pas. Il dépose réclamation, nous cédon. Le fromage sera réparti équitablement.

En représailles Alex veut lui laisser un gentil souvenir. Il rapproche le pot de moutarde, en charge un maximum dans sa petite cuillère, la sort du pot, fait semblant d'en déposer sur son assiette et cache la cuillère sous la table. Le mutin parle à son voisin, il n'a rien remarqué. Mon copain l'appelle. D'un petit signe complice signifiant « Tiens, c'est pour toi, prends-le discrètement », il allonge son bras vers lui, comme on tend un message à l'abri des regards. L'autre ravi d'être dans la confiance, plonge sa main sous la table et saisit la cuillère côté moutarde. La plaisanterie a bien fonctionné, il en avait partout. Du jaune sur un bleu, c'est sympa, n'est-ce pas !

Parfois, la vacherie se retourne contre soi. Dans la précipitation à planquer la cuillère sous la table sans être vu, on s'en met plein les doigts et/ou la moutarde dégouline sur ses genoux au passage.

Nous aurions pu lui faire le coup de la salière qui se vide en une fois dans l'assiette. Tout le monde connaît. Tu prends une salière, tu dévisses la tête que tu reposes dessus sans forcer, tu la remets en place. Le prochain qui trouve son plat mal salé aura une méchante surprise. Mais nous en étions au dessert. Afin d'éviter une insurrection, Alex m'a refilé le sien, de dessert. Lui préfère le fromage.

C'est une certitude, nous n'étions pas nés tortionnaires. Après cette tentative avortée, sans même se concerter, nous avons abandonné les brimades envers les plus jeunes. Du coup, nous avons reformé une table de huit anciens dès le lendemain.

Troisième constat, si on ne peut plus fumer au collège, on fait quoi entre les cours, du sport ? Du tricot ?

Je vous le dis, ils ne sont pas particulièrement futés ces inspecteurs d'académie !

Glandeurs en classe, désœuvrés hors classe, pitoyables en caïds, notre duo allait à nouveau se concentrer sur le désordre. Pour des internes, pour nous, semer la confusion n'est pas un dérivatif, c'est un exutoire. Il y a autant de similitudes entre une soirée télé et un chahut qu'entre une cigarette et un joint. Alors forcément après une ou deux semaines de mise en jambes, on s'y remet.

Une nouvelle tête a intégré l'équipe des maîtres d'internat. Loupi est surveillant professionnel. Italien d'origine, costume noir strict, la quarantaine naissante, les cheveux gominés, il est le bras droit de Monsieur Laird. C'est un sévère. Un manque à la discipline égale une menace. Qu'il t'engueule ou pas, il sourit. La raison de son surnom Youpi. On le dirait toujours satisfait avec ses petites dents blanches. À croire qu'il a conservé ses dents de lait. Nous n'allons pas tarder à le tester. Il a beau avoir un petit côté sympa, Youpi ne laisse rien passer. Il adore pincer les joues. D'où l'irrésistible envie de couillonner ce garde-chiourme.

Mai 68 ou pas, les règlements de compte sont interdits. Dès que deux mômes s'empoignent, un attroupement se forme, les encouragements fusent.

« Vas-y Machin, massacre-le ».

Seulement, les bagarreurs manquent de temps pour s'amocher car le pion, qui n'est jamais très loin, rapplique au moindre rassemblement suspect. Conséquence directe, les punitions tombent.

Berner un pion est simple. L'astuce nous vient des anciens élèves. Tu fabriques deux cocottes en papier. À la récré, tu les poses au sol, face à face. Tu rassembles les copains. Tu formes un cercle et tu te mets à hurler au choix

« Vas-y. Vas-y. Vas-y. ».

« Du sang. Du sang. Du sang. ».

« À poil. À poil. À poil. ».

Croyant séparer deux moufflets s'entretenant, Youpi se faufile à travers la masse compacte des élèves excités à la vue du sang. Arrivé au niveau du combat à mort, en fin de compte il trouve deux bouts de papier face à face.

Il est ressorti du cercle sous nos applaudissements et nos rires. Beau joueur, il a ri aussi, avec sincérité cette fois. De toute façon, nous punir avec un motif style « incite des origamis à s'affronter pendant l'interclasse » ouvrirait le droit à la contestation.

Cette mascarade nous a fait tant rigoler que tous les surveillants y ont eu droit. Faute de communication entre eux, ça n'a jamais raté. Youpi, lui, s'est fait avoir deux fois.

*

**

La radio au réfectoire et la bibliothèque mises à part, le vieux bahut ne fournissait rien en divertissements. Cette année, dans une grande salle située à l'autre bout des études, on nous propose un catalogue des loisirs plus complet avec table de pingpong, téléviseur, baby-foot et jeux de société.

Alex est un champion au tennis de table. Il est classé au niveau départemental. Il m'apprend à jouer. En revanche au baby-foot, il est novice comme moi. Pissette, reprise, gamelle, râteau sont encore des expressions inconnues. En moins de rien, on devient accros. Ce sport, il existe une compétition mondiale, est une révélation.

Le jeu s'avère génial et convivial. Dès qu'une occasion se présente, on fonce vers les dortoirs nous déchaîner sur la balle en liège. Nous ne sommes pas seuls, d'autres amateurs attendent leur tour. Les matches durent quinze minutes maximum. Nous, on est les troisièmes, les anciens.

« Les bleus vous taperez dans la balle après. ».

Pour jouer, nous plaçons 20 centimes dans l'un des cendriers du baby (depuis, ils ont disparu). Ce geste signifie, nous prenons les gagnants. La partie en cours terminée, les challengers relaient les perdants. Une bonne équipe peut jouer longtemps sans payer. Alex et moi formons un fameux binôme, difficile à battre. Nous nous entraînons chaque soir, avant le coucher.

Normalement, avec une pièce glissée dans le monnayeur, onze balles tombent dans le distributeur. Ça, c'était au début. Avec les mois, les onze balles sont devenues dix, puis neuf, puis huit. Alors nous en avons fauché une tant qu'il en restait. Vers la fin de l'année, chaque équipe avait la sienne. Cela simplifiait les choses, fini les 20 centimes à trouver. Il fallait bien entendu obturer les buts, sinon plus de balle.

Nos tapageuses parties ne laissent pas sans réactions. La salle de détente ne l'est pas pour tous. Le bruit, résultat du tintamarre incessant des barres qui tapent et des balles qui cognent, augmenté des cris victorieux, braillements serait plus juste, donne lieu à des doléances. Alors, le Bonzini trouve refuge dans une pièce exigüe près de notre salle d'étude. C'est aussi bien, on est entre spécialistes. Dehors les petits joueurs, place aux pros.

Dévorés par la passion, nous nous entraînons le soir, avant d'aller nous pieuter. Notre addiction à ce jeu ne s'assouvit pas. Une évidence s'impose vers le troisième trimestre, jouer la nuit.

Ainsi nous descendons jouer au baby au moins deux nuits, chaque semaine. Pour cela, nous devons nous tenir éveillés. Le soir à l'extinction des feux, un copain prend le premier quart. À chaque

heure passée, le veilleur va secouer le suivant qui prend son quart. Ainsi de suite, jusqu'à 1 ou 2 heures du matin, l'heure où tout le monde dort.

Notre système de veille n'a pas toujours fonctionné. À la manière des sentinelles qui s'endorment dans les films, on a eu pas mal de ratés.

À l'heure donnée, la fine équipe se rassemble et file en silence vers la salle de baby, au rez-de-chaussée sous le dortoir, d'où mille précautions. On ferme la porte, allume la lumière. C'est parti pour une nuit de folie.

Les deux cages métalliques sont bouchées au moyen de chiffons. On joue, on s'excite, on s'exalte, on s'enthousiasme. Bling ! Blang ! Quel boucan ! La pièce est une chambre d'écho, le bruit résonne de partout.

Plonk ! Notre balle rentre dans la cage et disparaît dans les entrailles du baby-foot. Catastrophe ! On tente de la récupérer en glissant la main à l'intérieur. Trop étroit impossible de descendre, le poignet coince. Chacun essaie à son tour, à s'en arracher la peau. Rien à faire, la balle s'est logée au fond.

« Quelqu'un a une pièce de 20 ? », demande l'un d'entre nous.

Nous n'avons rien sur nous, il faut remonter. Ce n'est pas une bonne idée.

« On le retourne ? », lance Alex.

On s'observe, l'œil interrogateur.

« D'accord, on y va. ».

Renverser un baby n'est pas une mince affaire, c'est volumineux et lourd. Finalement, la bête a les pattes en l'air. On secoue, on tire, on pousse. Rien. Deux copains soulèvent deux pieds et font retomber les 60 kg sur le sol. Baoumm ! Toujours rien. On s'y met à quatre, deux à chaque pied, et on recommence de plus haut. Baoummmm !

Stupeur ! Quelques pièces viennent d'être régurgitées. Médusé, ahuri, par la vision de la monnaie dispersée, à nouveau chacun regarde l'autre.

On les récupère vite fait. Une pour toi, une pour moi.

Logiquement, nous aurions dû remettre le baby-foot sur ses quatre pieds et introduire une des pièces ramassées. Va savoir pourquoi, personne n'y a pensé.

Donc le baby, toujours le ventre en l'air, est soulevé une troisième fois. Plus haut, encore plus haut ... Un, deux, trois, on lâche. Le bruit est énorme. Passionnés, électrisés, acharnés, on n'entend rien. Quelques pièces retombent. On le bouge en tous sens. Enfin, le monnayeur recrache sa ferraille. Des dizaines, des centaines de pièces se répandent, c'est Las Vegas à Coulommiers. Tels des pirates, on partage le butin. Nos poches sont lourdes.

Tout d'un coup, dans le silence de la répartition, un son suspect se fait entendre.

« La lumière ! », lance Alex.

Chacun se dissimule. Je m'accroupis à côté d'une armoire, un autre se colle à moi, nos genoux dépassent. Le troisième lascar s'aplatit le long du baby retourné. Lui, ce sont ses pieds qui dépassent. Le dernier se plaque au mur, derrière la porte. La pièce est minuscule et n'offre pas de réelle planque. Nous attendons, muets, le cœur battant, cachés autant que faire se peut.

La vie s'est arrêtée. Aucun signe extérieur, aucune lumière nulle part, c'est sûrement une fausse alerte.

Je murmure « Allez, on y va ».

La porte s'ouvre, lentement. Malgré nos yeux habitués à la pénombre, on n'y voit goutte. Le couloir est noir. Nous nous apprêtons à regagner nos lits. Le premier à sortir se fige d'un coup. Quelque chose est insolite. On ne distingue rien, pourtant c'est là, devant nous. On hésite. On n'a pas le choix, il faut rallumer.

Lumière. Une montagne de chaises apparaît. Elles bouchent la sortie, à gauche, à droite, en haut. Elles sont empilées les unes sur les autres, enchevêtrées les unes dans les autres. C'est inextricable.

Nous n'avons pas mis longtemps à coincer le fautif. Quand nous sommes remontés sur la pointe des pieds, vers cinq heures du matin, après avoir remis en place les chaises, on a fait le tour des chambrées. Il était le seul à se marrer comme une baleine dans son lit. Notre copain, réveillé par le foin infernal de notre échappée nocturne, avait décidé de nous piéger.

Bien que cela paraisse fou, il avait réussi à entasser des paquets de chaises devant notre porte, sans éveiller notre attention, à la seule lumière de notre fenêtre. Fortiche !

En définitive personne n'a su pour l'argent, ni lui, ni un autre.

*

**

Le nouveau collègue a modifié nos mentalités. Quelques coups individuels par-ci, par-là, mais rien de transcendant comparé aux folies collectives commises auparavant.

En première année, les collégiens pouvaient acheter du Pschitt en petites bouteilles de verre. Les bouteilles vides étaient utilisées pour les farces humides. En été ou pas, je ne sais plus. Au-delà de l'arrosage classique, comme vider la bouteille sur une tête ou projeter l'eau sur la blouse, nous avions plus finaud. Tu remplis une bouteille d'eau. Dans la cour, tu cherches un dos accueillant. Tu écarter le col, tu lâches promptement l'objet tête en bas, entre les vêtements et le dos. Glou, glou, glou ! Arrivée au niveau des reins, l'eau s'est déjà à moitié répandue. Le temps que ton copain se déshabille rapidos, la bouteille est complètement vide.

En deuxième année nous ajoutons la technologie. Tu récupères un bouchon de liège, une ficelle. Au bouchon, tu fixes la ficelle fermement. Tu remplis une bouteille, tu rebouches sans appuyer. Tu vérifies l'étanchéité. C'est prêt. Le soir au coucher, la victime est ailleurs, tu découvres son lit jusqu'au pied. Tu attaches la ficelle au sommier en passant sous le matelas, poses la bouteille, cul vers

l'oreiller, sur le drap de dessous. Le mieux est un lit un peu défait car la bosse de la bouteille ne se devine pas. Tu refais le lit à l'identique. Si l'extinction des feux se fait entre-temps, ça devient parfait. Ton copain se couche. Il allonge ses jambes, sent du froid à ses pieds. Sans réfléchir, il enfonce la main sous ses draps, trouve un truc qui ne devrait pas être là, tire d'un coup. Glou, glou, glou !

Cette année, toujours avec Alex, toujours avec l'eau, nous décidons de vérifier une réaction thermorégulatrice. Un soir, les camarades endormis, Alex s'approche de mon lit.

« Michel, on y va. »

Alex remplit son verre à dents d'eau froide. Dans le noir, nous choisissons une proie. Elle doit avoir au moins un bras découvert. On saisit sa main et on trempe son petit doigt dans le gobelet. Normalement, en quelques instants, notre copain fait pipi au lit.

Rapporté ainsi cela semble facile. Croyez-moi, il n'en est rien. Il arrive que le cobaye résiste. Il se réveille, c'est la panique. Endormi, il retire sa main, ou bouge le bras, ou se retourne, il faut reprendre à zéro. Le plus compliqué reste qu'on se marre à en avoir mal au ventre. Quant au verre, on le renverse souvent.

Nous n'avons jamais vérifié s'il y avait miction. Tirer la couverture et palper le pyjama à l'entrejambe, on n'a pas osé.

*
**

De l'entrejambe à la sexualité, il n'y a qu'un pas. Franchissons-le. Cette année il y a du nouveau, nous ne sommes plus seuls sur le campus. L'allée empruntée pour rejoindre nos salles d'étude-dortoirs est devenue une longue promenade reliant les dortoirs de deux établissements scolaires, notre collège technique, un nouveau lycée. Parmi les internes du lycée qui fréquentent l'allée, nous croisons ... des filles.

Au début, en leur compagnie, il faut nous imaginer comme des sous-développés face aux envahisseurs. Nous les ados mâles avons une trouille primitive de ces gamines croisées dans l'allée commune. Les

filles, pour notre génération préservée des o.bsédantes et v.ersatiles n.anas i.nsouciantes, sont des extraterrestres. Elles ont commencé par nous apprivoiser comme Kevin Costner apprivoise Chaussette, le jeune loup solitaire. Lentement, la distance s'est réduite entre elles et nous. Les dégourdis ont engagé la conversation, d'abord « Bonjour », « Au revoir ». Puis les rires idiots ont laissé place aux mots bredouillés à la va-vite. Les embrassades ont terminé de rompre la glace. En premier, les bisous timides vite suivis des smacks sonores. Ensuite nous sommes passés aux bises appuyées, tendres, pour conclure par les baisers glissants, à la conquête des lèvres. Trois mois après, ce fut le tour des mots doux glissés prestement dans la poche, dans la main. Les rencontres aux stades, au parc des Capucins, s'en suivirent. Mais chut ! Ceci est une autre histoire.

Avec Alex, nous projetons une visite en catimini du dortoir des filles. En clair, nous voulons jouer les voyeurs. Leur bâtiment voisine le nôtre. Un soir, à peine la nuit tombée, on file discrètement. Pas la peine d'ameuter les autres, on serait repérés. On descend quatre à quatre l'escalier. On file vers la porte d'entrée. Fermée à clé !

« Pas de problème on passe par la fenêtre »

Dans la salle d'étude, on enjambe la fenêtre. En pyjama dehors il fait frisquet, mais on s'en fiche. On se dirige vers les lumières. À demi courbés, notre progression est lente, prudente. On stoppe à deux mètres d'une fenêtre éclairée. On se redresse et on mate.

- Mince, des garçons !
- Les filles, c'est l'autre dortoir.

On vise une fenêtre d'un autre immeuble et on fonce, assez perdu de temps. C'est une chambrée de filles, les rires suraigus nous parviennent. On se rapproche. On se prépare au choc émotionnel. Bien joué, c'est plein de nanas ... en pyjamas rose et mauve. Trop tard !

*
**

Poursuivons avec le sexe dit faible. Tu parles !

Réunion dans la cour. Moineau se dresse sur son banc en béton. En conclusion du discours, il nous demande :

« Qui est volontaire pour caler, samedi, l'allumage de la voiture de Marie-Jeanne ? ».

Quasiment, tous mes week-ends se passent au bahut. Soit en colle, soit pas. Un calage d'allumage me changerait un peu. Je lève la main. Parmi mes coreligionnaires et les « autos » plus compétents, la mission m'échoit malgré tout. Être premier confère des privilèges. Je ne m'éternise pas sur mes dons mécanistiques. Ce réglage se réalise une main dans la poche.

La mise au point dure une paire d'heures. Le moteur de la Peugeot ne ressemble en rien au moteur dépouillé de notre banc d'essai. Une vraie bérézina.

Pour ajouter à la pression, Jean-Claude le mari qui s'exprime peu voire très peu, Marie-Jeanne porte la culotte, reste collé à mes basques. La tête dans son moteur, il veut voir comment je travaille au cas où. Heureusement, j'ai mon pistolet stroboscopique emprunté à l'atelier. Les flashes l'épatent et masquent mon incompetence. Gagné ! Je réussis mon réglage, le moteur tourne rond. Ça a été mon premier et dernier calage d'allumage. Ce soir, ils me gardent à dîner. Marie-Jeanne et moi faisons plus ample connaissance.

Après mon exploit, Marie-Jeanne ignore que l'opération s'effectue en dix minutes, je deviens son chouchou. Cela a démarré par des rations supplémentaires à la cantochou. Un matin, pendant son service, elle vient à moi, me montre le long buffet à vaisselle, à gauche de notre table. Nous avons repris celle de l'année dernière. Je me lève, fais glisser la porte. Marie-Jeanne a entreposé des plaquettes de beurre et des assiettes de confiture. Elle m'expliquera qu'elle recycle les restes des autres tables. C'est bien d'avoir du beurre d'avance. Avec les semaines, le beurre se rancit en raison des livraisons espacées. Ce n'est pas grave, on gratte un peu, le beurre frais est sous la couche orangée. La confiture a parfois un goût indéfinissable. Elle racle à fond les assiettes, tout se mélange. Enfin, ça dépend. Quelquefois, on a des assiettes avec de la confiture neuve. Le

chocolat ou le café, c'est comme on veut. Pour info, personne n'a jamais osé nous « emprunter » nos provisions. D'ailleurs, d'autres ont pris l'habitude d'y ranger les leurs.

Le midi, selon les possibilités du moment, une bouteille de bière, en complément des deux habituelles. Le soir, comme le midi, du rab de tout, surtout de dessert, un broc de jus de pomme en prime. Le paradis des adolescents en pleine croissance.

Marie-Jeanne a fini par m'adopter les week-ends où je reste au collège. Elle habite un grand pavillon. Je mange à la table familiale, j'ai ma propre chambre, je joue avec la fratrie. Elle s'occupe de mon linge, des fois elle me donne discrètement un billet. J'y ai même fréquenté ma vraie première fiancée. Du coup, je ne rentre plus chez moi, ou si peu.

La fille de Marie-Jeanne est maigre. Elle a quinze ans, une dentition prognathe, (entre nous on dit, elle a les dents qui courent après le bifteck), une poitrine menue. J'ai découvert ce détail anatomique pendant une bataille entre elle, son frère et moi. Au cours du jeu, par inadvertance, j'ai empoigné son soutien-gorge vide. Elle a une jolie copine, Sylvie. Je la remarque à table, 16 ans, blonde, cheveux longs, yeux magnifiques, un brin boulotte. Nous sympathisons. Au second repas, je l'invite à une promenade vélocipédique. Bon garçon, le mari de Marie-Jeanne me prête son antique biclou, détoiledaraigné pour l'occasion.

Notre aventure a progressé rapidement. On a d'abord devisé gentiment en pédalant côte à côte. Je corrige. C'est plutôt moi qui ai devisé gentiment. Timide, Sylvie devise assez peu. La semaine suivante, après une tentative d'union de nos mains vite abandonnée à cause de nos guidons instables, nous délaissions le vélo pour la balade à pied. Nous nous tenons la main en amoureux, sans risque de chute. Enhardi par le succès, je passe mon bras sur son épaule. Sylvie accepte. Prudent, j'ai attendu deux semaines que notre amour se consolide.

Sur un banc du parc des Capucins, assis l'un très près de l'autre, j'enlace son cou. Il fait un temps merveilleux. Elle est en blue-jean. Je lui parle de ses yeux. Mon visage est proche du sien. Ses iris sont pailletés, trois peut-être quatre couleurs différentes. Pendant ce temps, ma main droite posée sur son genou, remonte sa cuisse comprimée dans son jean. Tout de suite, sa main bloque la mienne et lui fait faire le chemin inverse. Je ressaisis son genou et reviens à ses yeux multicolores.

C'est juré, dans dix minutes, je l'embrasse ...

Encore cinq minutes et j'y vais ...

Allez, je me lance ...

J'approche mon visage. Mon cœur s'affole. Elle ne bouge pas. J'embrasse ses lèvres. Pareil à moi, elle n'a aucune expérience. Sa bouche reste bloquée. Elle s'est figée dans l'attente. Je ne sais que faire. Fébrile, je cherche un angle. « Damned ! On fait quoi avec la langue ? ». C'est la panique. Stressé, j'abandonne. Mon premier vrai baiser attendra.

Pourtant à écouter Hélas nous compter ses aventures nocturnes, embrasser une fille a l'air facile. À la suite de cet échec, je suis revenu à l'épisode maîtrisé « on se tient la main ». J'en suis resté là. Sylvie semblait satisfaite. Moi pareil.

Ce torride flirt déclenche la colère de Marie-Jeanne. Elle est en pétard contre moi. Elle redevient pas souriante. Qu'est-ce qu'elle a ? Je ne fais rien de mal. Dorénavant quand je suis avec Sylvie, Marie-Jeanne l'ignore. Du coup elle me rematerne.

L'open bar permanent du réfectoire provoque une réaction jalouse chez mes camarades. Le surveillant général me convoque dans son bureau.

« Monsieur Baudier, asseyez-vous », me conseille-il en substance.

Ce n'est pas normal cette entrée en matière. Habituellement quand on passe dans son bureau, on reste debout, on se prend une colle, on ressort. Monsieur Laird ne frappe pas, sa marotte c'est les colles, il

les distribue sans sourciller. Un stakhanoviste de la retenue en somme. Je m'assois. Il poursuit.

« Monsieur Baudier, couchez-vous avec Marie-Jeanne ? ».

J'ai eu raison de m'asseoir.

Je vous détaille la scène. Je suis adolescent. Je n'ai toujours pas embrassé de fille. Mes mains baladeuses se sont arrêtées juste au-dessus du genou gauche de Sylvie. Le seul sein effleuré, le droit de la fille de Marie-Jeanne, tout chétif, ne compte pas. Voilà pour ma sexualité active. Maintenant au tour de mes acquis conceptuels. Tout ce que je sais de la Femme tient en deux lignes. Elle possède un utérus, vue en coupe, dans le ventre. Une planche couleur dans le Larousse de mes quatorze ans me l'a enseigné. Un triangle noir, figurant les poils pubiens, se situe en dessous du nombril, Lui le magazine de l'homme moderne me l'a montré. D'autre part, les femmes sont atteintes de vulvite, une maladie courante révélée par Larousse. Vous voyez, ça fait rêver !

Et là, on me demande, cash, si j'ai sauté une femme de trois fois mon âge. Le surgé ajoute, comme pour justifier sa question.

« Vous savez, Marie-Jeanne, c'est une femme à la cuisse accueillante. ».

*
**

Longtemps après, cette histoire de cuisse accueillante (on dit plus facilement « cuisse légère ») m'a perturbé, traumatisé. Les décennies ont passé, ma mémoire s'est refermée sur "l'affaire". Pour rédiger ce livre, pendant des semaines j'ai fouillé mon cerveau, au plus profond. Une à une, les images superposées se sont réveillées. Chacune stimulant sa voisine. À partir de ces instantanés, j'ai reconstruit ma vie d'interne, et là en l'occurrence, les moments où Marie-Jeanne et moi sommes ensemble. Je n'en ai retrouvé aucun compromettant. En tout cas rien qui étaye les propos du surveillant général.



Comment vont les études ?

En troisième année, nous étions plutôt sages en classe. On faisait bien des petits coups traditionnels, des boulettes soufflées avec force dans un Bic par exemple, mais rien de méchant, la pression du diplôme proche tempérait nos ardeurs belliqueuses. Les ados avec leurs profs se comportent comme les gosses avec leurs parents. Ils poussent jusqu'à recevoir une beigne. Et tant que cela ne tombe pas, ils bravent, ils narguent, ils défient. P'tit Pierre, on n'a pas eu à le pousser beaucoup. Le prof de gym et la prof de géo, du moins en ce qui me concerne, ne peuvent pas en dire autant.

Monsieur Dercourt et moi n'avons pas d'affinité. Pareil à ses courses d'endurance, son rugby m'inspire peu. Mettant peu d'ardeur au jeu, il cherche à me vexer devant mes copains.

« Monsieur Baudier, vous jouez comme une fillette ! »

C'est certain, me rouler dans la boue ne me dit rien. Alors je me traîne et fais mine de participer. Mais là c'est différent, le coach des anciens Bariolés me traite de limaçon. Il agresse mon amour-propre afin d'obtenir une vraie participation. À défaut de lui montrer mon potentiel sportif à plat ventre dans une flaque d'eau, je décide de lui prouver mes talents au coup de pied arrêté.

Je ramasse le ballon à terre et le lâche devant moi. On est quatre à frapper la balle, mon ego, mon caractère revanchard, mon adrénaline plus ma testostérone. Ça fait du monde ! Ma chaussure percute le ballon avec une force insoupçonnée. Droit devant, la frappe est parfaite. Action, réaction, comme dit le prof de physique, le ballon

fuse et s'envole. Il s'élève dans les airs, longuement, dépasse le faitage d'une ligne de jeunes peupliers bordant le stade, entame sa descente et disparaît dans un champ, au loin.

« Voilà m'sieur, a pu le ballon ! »

Dercourt en reste muet, ni remarque désobligeante, ni punition. Silence radio malgré son envie évidente de m'écraser comme une punaise. De guerre lasse, il me demande d'aller rechercher l'objet du délit.

Exténué par le tir, l'aller et retour a dû me prendre un bon quart d'heure.

Après le chapitre « Se soustraire aux chutes », passons au chapitre « Additionner les chutes ». Tous les élèves, moi en tête, se contrefichent de la géographie. Si le sport est inscrit au CAP, j'ai d'ailleurs obtenu une excellente note avec 18/20 aux 80 mètres suivie d'un 20/20 au grimper de corde, la géographie et l'histoire sont les oubliés de l'examen. Alors si les deux premières années d'études avaient réclamé quelque attention à leur sujet, les notes comptaient encore dans le classement, en dernière année notre génie se concentre sur l'essentiel, la techno, l'atelier, le dessin industriel. Avec les mois, la classe de géo devient un défouloir permanent. Impossible d'y enseigner, la malheureuse ferait mieux de nous raconter des blagues lubriques.

Les entrées en classe se font en fanfare. S'installer à sa table nécessite du temps. Nous avons tellement à faire ou à dire. La professeure patiente. Elle est jeune, trop jeune. Forcément au bout d'un moment les copains se calment. Chacun s'assied et se tait plus ou moins fort. Le cours débute. C'est là que j'interviens.

Dans le calme retrouvé, mon astuce consiste à me pencher lentement en arrière jusqu'à chuter avec ma chaise. Le fracas déclenche aussitôt un tonnerre d'applaudissements suivi d'un terrible raffut. La sanction ne se fait pas attendre, la prof me met à la porte.

Ce manège finissait par être attendu des élèves. Je reproduisais ce cirque souvent. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, la prof me mettait dehors à tous coups.

N'importe qui aurait eu droit au « conseil de dis » avec à la clé un renvoi temporaire, a minima. Pas moi ! En outre, bouffi de prétention, je me suis plaint auprès du chef d'établissement d'être la tête de Turc de la femme-enfant.

Un jour pas comme les autres, décidé, je me dirige vers son bureau. Je toque. Le directeur m'invite à entrer. Il est surpris de me voir à l'heure des cours.

- Que se passe t-il monsieur Baudier ?
- J'en ai assez d'être mis à la porte en géographie.

Et de lui expliquer les malheurs qui m'accablent en classe, l'injustice des adultes et mon évidente innocence.

- Vous y êtes sûrement pour quelque chose. Votre professeure ne vous met pas à la porte par plaisir.
- J'y peux rien M'sieur, elle m'aime pas. J'prends à cause des autres, dis-je en forçant mon air vertueux.

Sans prévenir, le directeur change de ton. Il s'énerve contre moi.

- Monsieur, ôtez ce sourire de votre visage !

Sans m'en rendre compte, j'affichais ce léger sourire dédaigneux et insupportable des adolescents arrogants.

- Mais je ne souris pas.
- Monsieur, il suffit vous dis-je, en frappant son bureau du plat de la main.
- ...

Le silence s'installe. Son regard s'est durci. Mes pensées s'assombrissent. Je n'aurais pas dû venir me plaindre. Je me suis jeté dans la gueule du loup. Sans me quitter des yeux, Monsieur Moinier réfléchit. Ses pensées s'entrechoquent. Je me prépare au pire. La sanction tombe.

- Vous êtes dispensé de géographie jusqu'à la fin de l'année. Vous êtes consigné en salle d'étude pendant le cours.

Couper au sport ou à tout autre discipline, quand t'es mal fichu tient du bon sens. Seulement être affranchi d'un cours en raison d'une incompatibilité d'humeur entre un prof et son élève, là j'ai dû innover.

Ainsi pendant que mes petits camarades se fascinaient pour la Révolution ou l'industrie agroalimentaire française, j'avais peinaré sur mes devoirs. Y'a pas de justice.

Septembre 1968 est la date des toutes premières élections des représentants d'élèves. Avec Alex, nous avons été élus délégués. Premiers, chieurs et délégués, la totale.

Participer aux conseils de classe n'a pas facilité les choses au corps enseignant.

*

**

Et avec toutes ces histoires, comment vont les études ? Ça progresse ? Le plus simple est de laisser témoigner mes professeurs. Je vous propose un florilège des observations relevées sur le bulletin scolaire émis en février 1969. J'ai mis de côté les elliptiques « bon travail », « assez bien », « bien », etc.

« Efforts irréguliers encore. Meilleur caractère, tempérament plus sociable », en éducation physique.

Pour l'instant, ça va.

« Travail passable mais mauvaise conduite en classe », en géographie (mon éviction a eu lieu en avril).

« Bon travail mais très mauvaise conduite en classe », en instruction civique.

« Les résultats sont bons mais la conduite laisse à désirer », en mathématiques/sciences. (Celui-là m'en veut vraiment. J'ai quand même obtenu 18,1 en maths)

« Son comportement nuit beaucoup à son travail », en français

Oh là là ! C'est une cabale ou quoi ?

Laissons conclure le Chef d'Établissement.

« Élève intelligent mais dont le caractère impulsif et entier lui vaut certains mécomptes »,

Qu'en dites-vous ? J'imagine Moineau se tenir la tête, les mains ceignant son front après avoir écrit son propos, et penser ceci.

« Trois ans à me ruiner la vie sans pouvoir exclure ce petit voyou. Vivement la retraite ! ».

En histoire, j'obtiens un D accompagné d'un succinct « Insuffisant ». Nous partageons le même avis, à première vue, avec son appréciation sommaire, la professeure ne prend pas au sérieux sa mission. Un commentaire se doit explicite, sinon il est vain.

Malgré cela, je prends sa défense. Vous le savez l'histoire est accessoire. Elle ne s'inscrit pas au CAP. En plus, mauvaise idée, les cours sont calés le lundi matin, première heure. Alors pourquoi nous encombrer l'esprit avec ces matières superfétatoires ? Pendant l'histoire, avec Alex, on s'attarde souvent au café de la gare. « Y'en a pas un pour relever l'autre » dirait mon père. Au programme, diabololo menthe, baby, jukebox. Michel Delpech chante en boucle.

« À sa façon de nous app'ler ses gosses »

« On voyait bien qu'ell' nous aimait beaucoup »

« C'était chez ell' que notre argent de poche »

« Disparaissait dans les machines à sous »

« Après les cours on allait boire un verre »

« Quand on entraît Laurette souriait »

« Et d'un seul coup nos leçons nos problèmes »

« Disparaissaient quand ell' nous embrassait »

« C'était bien, chez Laurette »

Ensuite, en toute innocence, on se pointe au collège. Cours suivant direct, sans passer par la case billet de retard. Entre nous, comment notre absence pourrait-elle revenir aux oreilles du prof de maths ?

Le cours d'histoire sert aussi de séance de rattrapage à nos devoirs. Là, nous ne sommes pas seuls à sortir notre cahier et achever nos leçons. La prof s'en contrefiche à condition de rester silencieux. Qu'une poignée l'écoute suffit à son bonheur.

Le cours d'histoire sert encore de séance de rattrapage à nos courtes nuits. Trop épuisés un matin pour s'intéresser aux guerres, nous décidons de dormir. Illico, nous posons notre tête sur nos bras croisés. La suite, un copain nous la relate. Ce lundi, le vacarme est à son comble. La vieille pique une crise. Elle nous pointe du doigt, nous prend en exemple.

« Si l'histoire ne vous intéresse pas, au lieu de brailler, dormez comme ces deux-là ».

Vous comprenez mieux le je-m'en-foutisme de cette fonctionnaire désabusée. Mettez-vous à sa place.



Passons un CAP

Juin 1969, les examens sont terminés. Nous attendons les résultats. Le gros de l'épreuve a été la réalisation d'un petit étai, de A à Z. Scier, souder, limer, percer, fraiser, tarauder, toutes nos connaissances en ajustage ont été mises en œuvre. Mon outil fonctionnait. Avec le coefficient appliqué à la mécanique générale, les maths et le dessin, c'était dans la poche.

Je croise le directeur dans la cour. Il me demande si je pense avoir décroché mon diplôme. Sûr de moi, je réponds.

« Bien sûr, Monsieur Moinier. ».

Vous auriez dû voir sa tête, écœuré. Il s'emballe contre moi. Il m'annonce une note éliminatoire à mon CAP, le courant n'est pas passé. T'as beau avoir bon partout, si tu ramasses une sale note, moins de cinq, c'est mort. Du coup, mon dossier scolaire a été nécessaire pour pallier l'échec.

Ce livre n'est pas une tribune, surtout un demi-siècle après les événements. Néanmoins, ma note éliminatoire au CAP est abusive. Je me souviens avoir réussi l'épreuve en électricité. Avec le concours d'Alex. Mon pote réalise tranquille son va-et-vient, à côté. Moi, je suis en panique, mon aiguillage va et ne vient pas, un fil mal branché je ne sais où. L'examineur occupé ailleurs, Alex bidouille mon fil en court-circuit. Voilà tout fonctionne, donc 20/20. En réalité, sa note juge mon insubordination, pas mon (notre) travail. L'épreuve terminée, on papote avec Alex.

– Taisez-vous les deux !

Je tente une négociation :

- C'est bon M'sieur, on a fini.
- Taisez-vous quand même.
- M'sieur, on peut parler, on a fini, tout marche.
- Je vous dis de vous taire !
- Mais M'sieur ...

Vous voyez, un dialogue pingpong. Peut-être, sans doute, moins respectueux que le dialogue rapporté ici car j'ignore sa fonction. Il ne s'est pas présenté, il est en blouse, je le crois surveillant. L'examineur pourrait sanctionner mon irrespect avec un méchant 5, non éliminatoire. Mais non, Monsieur Bienpensant préfère statuer sur ma future vie professionnelle, sur ma vie tout court, en m'infligeant un zéro assassin. La décision est sans appel, Monsieur Ptitkiki me prive de diplôme. Na ! Trois années d'études sans rien au bout pour une contrariété !

Les parents s'interrogent en permanence sur le répressif. Doit-on gifler un enfant, le fesser, l'enfermer dans un placard, le sermonner, le câliner, lui expliquer. Comment agir ? À l'école le problème se pose différemment. Le règlement général, la loi, les états d'âme remplacent les liens du sang. P'tit Pierre se comportait en despote, Youpi en méchant d'opérette, Têtard en faible, Laurent en prudent. Robert Moinier était la synthèse de ses subordonnés, brutal, arrangeant, circonspect.

L'examineur, lui, était un connard.



Table

PREMIÈRE PARTIE : LE VIEUX BAHUT	
Bienvenue à Coulommiers	7
Premiers cours	15
Premiers chahuts	19
Premières punitions	25
L'enfer c'est nous	35
Liberté chérie	43
Au travail !	51
Fin de l'année	59
La dernière séance.....	65
DEUXIÈME PARTIE : LE COLLÈGE TOUT NEUF	
The show must go on	73
Crimes et châtements	89
La troisième année	101
Comment vont les études ?	115
Passons un CAP	121

LES PERSONNAGES PRINCIPAUX

Les élèves

Les nouveaux, les anciens

L'auteur

Alex, son meilleur ami

Georges, son pire ami

Gilbert, un comique né

Hélas, le cancre bouffon

Les professeurs

Monsieur Moinier dit Moineau, le directeur

Monsieur Sergeant dit P'tit Pierre, le prof de technologie

Monsieur Casier dit La Caisse, le prof de mécanique générale

Monsieur Laurent, le prof de mécanique agricole

Monsieur Dercourt, le prof de gym

Les surveillants

Monsieur Albert Laird dit le Surgé, le surveillant général

Têtard, le pion super chahuté

Youpi, le pion peu chahuté

Kaiser, le pion pas chahuté

La gente féminine

Marie-Jeanne, la femme de service

Sylvie, ma fiancée

Les lieux

Un collège vieux

Un collège neuf

